

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

VOYAGE PARTAGÉ
SUIVI DE
FRAGMENTS D'ESPACES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
RÉMI POITRAS

NOVEMBRE 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier du fond du cœur mon directeur Jean-François Chassay. Sa légendaire disponibilité ainsi que sa patience sans limites ont rendu possible ce mémoire.

Un énorme merci à Simon pour ses corrections méticuleuses. De mon CÉGEP jusqu'à mon mémoire, tu as enduré la lecture souvent ardue de mes travaux. Merci, merci !

Merci à mes parents de me supporter encore et toujours dans toutes mes folies.

Merci à Jean-Dominic et Sam. Vous avez composé la trame sonore de mon processus d'écriture. Vos extravagances et votre non-sens ont été ma source d'énergie tout au long de mes déboires. Je ne pourrais espérer avoir de meilleurs amis que vous, bande de bougres.

Merci à Patatrak, Gabrielle et Gian Tenio qui continuent de me faire rêver.

Merci à D'Artagnan, le mousquetaire et le chat.

Et surtout, merci à Marguerite. Sans toi, rien de tout cela n'aurait été possible. Ton soutien, ta chaleur et ton amour sont indispensables à mes réalisations.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
VOYAGE PARTAGÉ.....	1
Chapitre 1 : Ici.....	2
Chapitre 2 : Ailleurs.....	22
Chapitre 3 : Entre-deux.....	44
FRAGMENTS D'ESPACES.....	66
I. Introduction : Habiter ce qu'il faut quitter.....	67
II. Espace omniscient.....	71
III. Espace mobile et espace fixe.....	74
IV. Campagne, rêves et idéalisation.....	83
V. Finir le voyage.....	85
VI. La maison.....	87
VII. Ascension, enfoncement et progression.....	88
CONCLUSION.....	91
BIBLIOGRAPHIE.....	93

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire se compose de deux parties traitant de la question suivante : comment l'espace peut-il influencer un protagoniste lors de sa fuite ?

Le premier volet, *Voyage partagé* est un roman suivant le voyage d'un narrateur sans nom. À la suite d'une peine d'amour dont il ne se remet pas, il s'achète un billet d'autobus vers une destination inconnue. Divisé en trois chapitres mettant chacun en scène un espace prédéfini : ici, ailleurs, entre-deux, le roman montre comment, lors de son parcours, les frontières de ces espaces s'érodent. Le plus clair du récit se déroule dans cet autobus qui lui permet de se plonger dans ses pensées. Tout ce parcours visant à le guérir ne fait que nourrir son état mélancolique.

Au bout de la route, le protagoniste arrive dans un espace surréel. La narration plonge alors dans le genre fantastique.

Le dossier d'accompagnement, *Fragment d'espaces*, est un essai mettant en rapport l'œuvre de Réjean Ducharme ainsi que sa construction de l'espace et le processus d'écriture de *Voyage partagé*. L'analyse se concentre principalement sur *Va savoir* et *Le nez qui voque*, pour tenter de voir comment la construction du lieu physique est liée à la reconstruction de la vie du protagoniste.

Mots clefs : Espace, Réjean Ducharme, *Va savoir*, *Le nez qui voque*, Fuite, Récit de voyage, Déambulation, Temps, Altérité, Frontières, Lieu.

VOYAGE PARTAGÉ

CHAPITRE I

ICI

Ce n'était pas facile de choisir entre ce que j'emportais et ce que je laissais derrière moi. J'ai fait et refait mon sac plusieurs fois, optant au dernier moment pour le plus petit que je possédais. Je ne voulais pas laisser mon bagage dans la soute, loin de moi, de mes songes. Je voulais pouvoir poser mon regard sur ce qu'il me restait. Il me fallait, en un coup d'œil à peine, avoir une emprise sur ce qui allait rester de moi. Cela devait être contenu à l'intérieur de l'enveloppe en nylon de mon sac à dos. Ce dernier trône ainsi sur le banc donnant sur l'allée de l'autobus. Tu me diras qu'il n'est pas courtois de prendre deux sièges pour moi. Petit comme je suis, je pourrais me faire discret. Mais crois-moi : mon sac me presse et m'étouffe contre la fenêtre comme aucun passager ne pourrait le faire. Il est le dernier témoin de ce qui doit appartenir au passé. À bien y penser j'aurais peut-être dû me séparer complètement de mes possessions. Je crois simplement que je n'ai pas osé. Par faiblesse, j'en ai conservé une petite parcelle en guise de souvenir. Ce petit sac sera donc une forme de rappel : tu n'es plus que cela. Écrasé, compressé, roulé, chiffonné : je n'ai gardé que ce qu'il y avait d'essentiel. Le choix de mes t-shirts fût en ce sens un énorme débat. Lesquels étaient tes préférés ? Lequel trouvais-je le plus confortable ? Je me devais d'en choisir deux, uniquement deux mais qui ne me rappellent pas toi, tes goûts, tes sentiments. J'en ai choisi un blanc d'une marque quelconque qui avait vraisemblablement été oublié chez moi. Il ne m'appartenait pas. Il ne pourrait donc pas t'appartenir, jamais. Je ne me rappelle plus le deuxième que j'ai choisi. Les deux t-shirts comprimés dans ce petit sac vert kaki tout rabougri sont javellisés de toi, de nous, de ces moments perdus à jamais.

Je me suis installé afin d'avoir la fenêtre à ma gauche, mon sac à ma droite. Il est plus facile de détourner le regard vers la gauche que vers la droite lorsqu'un passager semble vouloir déloger mon sac. Le côté gauche, c'est aussi celui du chauffeur. C'est lui qui choisit la route qui défile devant mes yeux. Il a déjà assez à penser, je doute qu'il s'efforce de rendre agréable le paysage pour les passagers assis à sa droite. Non. Il se contente de son côté, comme moi, comme toi. C'est pourquoi je suis bien installé au rebord de la fenêtre à ma gauche, les yeux plongés dans le théâtre que met en scène le chauffeur. Je n'ai jamais été bon pour faire semblant de dormir, sans doute parce que je suis bon pour dormir. Feindre de regarder quelque chose de potentiellement intéressant par la fenêtre, c'est plus ma force. Tu me l'as reproché, ce regard qui était mien, qui se perdait dans un paysage ou une bibliothèque alors que tu me parlais, alors que j'étais en toi, que j'aurais dû être concentré sur toi, pas sur une fenêtre.

Me voici donc, les yeux tournés vers le décevant paysage qui s'offre à moi : le stationnement intérieur de la gare centrale. Un large trottoir parsemé de lignes jaunes fait place à une mer d'asphalte sans fin où défilent les autocars. Le vrombissement ininterrompu des moteurs pèse sur les épaules des bagagistes affairés en dessous de moi à remplir le ventre béant de la soute. Elle se nourrit de ce que les voyageurs ont jugé essentiel, mais pas assez précieux pour ne pas vouloir l'abandonner à cette gueule froide à l'appétit sans fin. As-tu déjà remarqué comment le regard d'un voyageur donnant sa valise à un bagagiste se voile un instant d'un doute avant de s'ancrer dans une forme d'accord tacite : « Mes bagages me suivront. Ils seront là quand je sortirai, quelques heures plus tard, de l'autobus ». Il faut comprendre le réconfort que cela procure. Peu importe la destination finale du voyage, il y a une partie de nous qui nous attend, dans la soute. Un peu de chez soi à l'étranger. Avant même que le périple commence, nos bagages pervertissent le sentiment d'aventure. La peur de l'inconnu, paraît-il, est un réflexe humain.

Absorbé par mes pensées, je remarque à peine les premiers usagers entrer dans la cabine. Ils balaient systématiquement du regard l'ensemble des sièges afin de choisir le meilleur. Crois-tu qu'ils aient une idée précise d'où ils s'assièrent ? Chose certaine, en passant devant moi les passagers abandonnent toute velléité de profiter du siège à mes côtés. Je pourrais encore m'étendre sur la propension qu'ont les gens à ne pas vouloir déranger, à faire ce qu'ils peuvent pour éviter la confrontation. Mais peut-être qu'il y a encore simplement assez de sièges pour tout le monde. Ce n'est que le début du trajet, un trajet qui sera long : je m'en suis assuré. À quoi servirait sinon de prendre l'autobus voyageur pour quelques heures seulement ? Regarde-les entrer, les uns après les autres en tentant de s'approprier leur banquette, de s'octroyer ce qui deviendra, le temps du voyage, leur demeure. Ils y croient mais n'y parviendront pas. Comment ce banc que tu désignes comme étant le tien peut-il être ta demeure si lui aussi est soumis au parcours de l'autobus ? Il a accueilli quelqu'un avant toi. Il en accueillera bien d'autres après toi. Pour ça, comme pour le reste, c'est éphémère.

L'autobus se met finalement en route. J'étais trop perdu dans mes pensées, j'ai à peine remarqué que le chauffeur avait fermé la portière. Je décèle une légère excitation chez les autres voyageurs. Un peu comme la montée spectaculaire de montagnes russes, ponctuée par le cliquetis des rails, le départ annonce toujours un événement grandiose. Pas ici. Ils ne se font pas berner longtemps. À peine sorti du stationnement, le chauffeur se butte à la circulation urbaine. Le mastodonte voyageur tente tant bien que mal de se frayer un chemin. Chaque mètre de la rue donne lieu à un combat de freins et d'huile. La pluie verglaçante des derniers jours a durci la neige qui s'est accumulée sur le bord de la route. Normalement, j'aime bien les lendemains de verglas. Ils amènent en ville un silence particulier. La circulation se réduit drastiquement et on n'entend plus que les pelles et les grattoirs travailler autour des voitures. Si on oublie les tempêtes de sable, le verglas est sans doute la pire condition météorologique de la planète. C'est une petite victoire de l'environnement face à l'urbanisation. La ville n'a aucune chance

contre le verglas. Tout ce qui nuit à cette dernière est magnifique. Le verglas en est un exemple probant. Les branches des arbres, ruisselantes de glace figée, sont un spectacle que j'attends chaque année. Comme si la température savait ce qu'elle faisait, les lendemains de verglas sont toujours ensoleillés, révélant la destruction de la veille avec éclat : « Voyez comment une voiture muselée dans la glace est une belle chose. Voyez comment une rue embouteillée par un tronc déraciné peut être empreinte d'une beauté inespérée ». Après la crise du verglas de 1998, mon père m'a amené voir des pylônes détruits par la glace. Il tentait sûrement de nous expliquer la portée des dégâts, de rationaliser la catastrophe des milliers de foyers sans électricité. Moi, je ne voyais qu'une œuvre d'art devant moi : la puissante structure de métal croulant sous la force de la nature. À ce moment, je m'étais dit : « Le verglas est la plus belle des nouvelles que la météo puisse nous apporter ». Ma maison avait manqué de courant à peine quelques heures, j'avais eu des vacances des fêtes rallongées par la fermeture des écoles, et je ne conduisais pas. Surtout, je ne tentais pas de fuir par une route verglacée. Aujourd'hui, sur ce sujet comme sur bien d'autres, je me rends compte que j'avais tort. Le verglas n'a pas laissé place à un soleil réconfortant. Dans le ciel, il n'y a que des nuages sombres. On annonce des précipitations variées. Cela veut dire qu'en dehors de la ville il y aura de la belle neige, et que l'île sera embourbée de slush fondante salissant tout sur son passage. Le verglas n'est donc qu'un frein qui me ralentit, qui ralentit le départ de l'autobus qui prend bien son temps avant de quitter la ville.

Il fait encore sombre mais je peux voir, à l'allure des nuages, que les précipitations ne se feront pas attendre. La chaussée du boulevard, chaude encore de l'automne qui s'accroche à la fin de novembre, empêche la neige de s'accumuler. La légère brise provenant de l'extérieur est maintenant complètement diluée, laissant place aux parfums synthétiques de l'autocar. Un peu trop tard, l'aération mécanique se met en marche alors même que le trajet se poursuit. Je me sens fébrile. J'attends ce mouvement continu qui me portera pendant que je me prélasserai dans la plus implacable des

immobilités. Il n'y a rien de mieux que de se sentir en mouvement sans avoir à bouger. Ta tête déposée sur mon épaule, à regarder le soleil se coucher dans le parc des Laurentides, l'autobus filant à toute allure pour fuir la tempête qui nous poursuivait. On regardait nos téléphones en se foutant de la gueule du monde que l'on abandonnait. Ils étaient en arrière, nous, en avant pour fuir la tempête qui nous poursuivait mais ne pouvait, on se l'était promis, nous rattraper.

Arrêt soudain. Lumière rouge non désirée. Mon trajet s'interrompt. Encore. Quand ce n'est pas pour faire entrer des importuns, c'est pour laisser passer des piétons. Ils ont la priorité. Vis-à-vis notre promesse brisée, vis-à-vis mon désir de quitter la ville. Mais ils ne sont pas seuls. Des automobilistes traversent perpendiculairement. Ils sont pressés, eux aussi. Je ne suis pas le seul. J'aurais besoin de vitesse, de sentir le trajet se dérouler sous mes pieds, sous mes yeux. Mais dehors, la ville se condense. La matinée a trompé ma vigilance. Elle a laissé place à l'avant-midi sans que je m'en rende compte. Les minces rayons de soleil qui s'étaient d'abord infiltrés au travers des nuages ont capitulé. Plus personne ne dort. Ils sortent travailler, ils encomrent les rues partout au large de mon autobus. Ils ne dorment plus et m'empêchent de laisser se perdre mon regard dans le mouvement du trajet qui reste encore à faire.

À l'heure qu'il est, nous étions déjà loin sur la route, perdus à toute vitesse et les premiers flocons de la tempête n'avaient pas commencé à dessiner le ciel. Tes paroles se perdent. Tu te souviens de ce que tu me disais : « Le monde autour de nous sera pour nous ou ne sera plus » ? Tu le disais avec assurance mais ton sourire en coin trahissait ton doute constant. Au fond, tu le savais autant que moi que ce monde, cette histoire que nous inventions n'aurait jamais de chapitre final. Le roman couperait au milieu d'une phrase, sans prévenir, sans crier gare, comme le parc des Laurentides apparaissait soudainement pour nous éblouir de sa majesté. Mais aujourd'hui, les cimes des

immeubles du centre-ville sont déjà dissimulées dans la brume hivernale. Je n'ai pas réussi à semer la tempête. Peut-être parce que tu n'es plus là. Novembre couvrira la ville d'un épais rideau blanc. Mais cela ne sera que de courte durée. Les immeubles gris resteront gris, comme la route. Mais moi, dans l'autobus, prisonnier des feux d'intersection qui se succèdent, je n'échapperai pas à la tempête. Elle m'a rattrapé avant même que le trajet commence vraiment.

Pour l'instant la ville se dresse partout autour de moi. Ce n'est ni un voyage, ni une fuite. Je stagne et peine à respirer tant l'air m'entourant croupit sous le poids de l'immobilité ambiante. Un autocar n'est confortable qu'à partir du moment où il part pour de bon. Il prend sa vitesse de croisière et tout le boucan de sa machinerie intérieure semble soudainement répondre à un ordre précis. L'aération cesse ses soubresauts pour produire un rythme constant, presque berçant. L'autobus respire alors, et permet à ses occupants de respirer eux aussi. Mais lorsqu'il commence cette portion du voyage dépourvue de noblesse le forçant à faire des virages sans âme pour éviter les plus petites artères, lorsque, sans respect, il se détourne du trajet prévu afin d'atteindre un pont pour quitter l'île de malheur, alors l'infect se mêle à l'ingrat. Je croyais pouvoir éviter un tel ennui. C'est pour cette raison que j'ai pris le billet le plus tôt possible : sept heures du matin. Je me surprends encore à y croire, mais il devient plus difficile de s'immerger dans le jeu qu'avant. Si j'avais pu attendre quelques semaines encore, le soleil aurait été de mon côté. Il serait resté couché plutôt que de se montrer alors que nous sommes encore dans la ville. Un petit mois de plus à attendre et les nuits auraient pris le dessus sur les jours. Le jour est trop honnête. Il nous permet de voir des détails que l'on aurait préféré ignorer. Les gens tentent de peine et de misère de s'éclipser derrière leur masque, mais tout le monde comprend le théâtre dans lequel nous jouons. Et la lumière du jour ne permet aucune nuance. Il faut « faire semblant », jouer le jeu en sachant qu'on le joue et que la personne devant nous y joue aussi. Alors que la nuit, le jeu est

plus fluide parce que plus assumé. Les ombres viennent ponctuer les personnes et leurs mensonges rebondissent plus aisément sur les interlocuteurs.

Si tout se passait comme prévu, le soleil se lèverait seulement lorsque j'aurais quitté la ville. Je pourrais l'apercevoir s'éveiller par-dessus les immeubles, derrière l'autobus, alors que moi je me propulse vers des espaces plus vides. L'embarquement se ferait au travers des ombres créées par les petites lumières au-dessus des sièges. J'aurais à ce moment un plus grand plaisir à simuler mon sommeil tout en jetant des coups d'œil furtifs afin d'épier mes partenaires-en-devenir de voyage. Je ne peux malheureusement ni décider de l'heure à laquelle le bus daigne partir, ni contrôler sa direction. Quand bien même aurais-je un mot à dire, il me faudrait construire un pont orienté vers l'ouest le plus précis. Cela prendrait un travail colossal d'urbanisme : j'ornerais Pierrefonds d'une immense autoroute. Elle transpercerait l'île Bizard en hauteur et s'élancerait au travers du lac des Deux Montagnes. De cette façon, les premiers rayons de la journée percuteraient l'arrière de l'autobus. Montréal serait perdue dans l'aube froide et mon voyage commencerait dans la vitesse effrénée que je lui souhaite.

Un autre arrêt, encore. Par chance ce n'est pas pour laisser entrer d'autres passagers. L'autobus s'est enlisé dans un bouchon de circulation. À bord, personne n'en fait de cas. Ni le chauffeur, ni les voyageurs qui m'entourent. Moi, je m'indigne. Le paysage que j'ai sous les yeux ne défile plus. Il est figé au milieu d'un attroupement de voitures attendant leur tour pour pouvoir s'échapper de la ville. Ma fuite fait du surplace. Cela fera bientôt une demi-heure que je suis parti de la gare, mais je ne suis qu'à quelques rues de chez moi. Cet appartement que je veux oublier, que je veux laisser derrière moi

à tout prix semble vouloir rester dans mon champ de vision. On m'a dit que ce n'était pas une bonne idée de fuir de la sorte. « Tu devrais plutôt apprendre à vivre sans elle, à vivre avec ce que tu as autour de toi ». Mais pas ici, pas avant que les murs passent au feu. Pas avant que ce sofa fleuri s'érode jusqu'à n'être qu'une ruine et que chaque cheveu rouge que tu as égaré s'envole au travers des moustiquaires.

Les voyageurs commencent à s'activer. Ils étaient jusqu'alors assez passifs, endormis encore. Les quelques gorgées de café dont le goût tient davantage du gobelet en carton que de la torréfaction ont dû faire leur effet parce que le quasi-silence qui régnait dans l'habitacle est remplacé tranquillement par une rumeur croissante. Le soleil tarde encore à atteindre la cime des immeubles. Il faut dire que non seulement les nuits rallongent dangereusement, mais d'épais nuages gris couvrent le ciel. À l'est, une légère éclaircie permet à quelques faisceaux timides de s'aventurer. Cependant, cette lumière n'est pas encore assez puissante pour cacher toutes les ombres. Je vois donc les filets de lumière des téléphones des passagers s'allumer l'un après l'autre. Ils font le point. Après une demi-heure : rien. Ailleurs dans le monde : rien. Pas encore. Pour ça, il est trop tôt. Les publications qui défilent devant les yeux des passagers sont encore celles de la veille. Cela valait quand même la peine de jeter un coup d'œil. Changer de liste de lecture, refermer son téléphone.

« Quand est le premier arrêt ? » demande un intéressé quelques sièges devant le mien. « Pas avant Sainte-Foy », de répondre son voisin, plus patiemment que je ne l'aurais fait. La conversation a ses vertus que je peine parfois à comprendre. Pas que je sois anti-social. J'aime parler : cet art de rendre son interlocuteur intéressé à l'image qu'on lui présente de soi. Je n'ai simplement pas l'envie de frimer devant ces inconnus. Pas ce matin. J'aimerais que le seul son qu'on entende soit celui d'une bande sonore, la mienne. Je me vois filmé à partir de l'extérieur du bus, la caméra pointant de l'avant à

l'arrière. Comme je suis du côté gauche, le plan est inversé. Le point focal est incorrect puisque mon visage, idéalement traversé par un air sombre et sauvage, est devant l'autobus en oblique. Le tiers fort du plan est à gauche alors qu'il devrait être à droite. Cela n'a aucun sens. Mais la trame sonore continue. Pas de dialogue superflu. Le moment et le lieu du prochain sont déjà déterminés, décrétés même. Et savoir quand il se déroulera ne changera rien. Je sais, c'est faux. Tout est dans l'attente, l'expectative ; j'en suis d'ailleurs le plus fidèle partisan. Cet espoir futile. Je ne crois pas avoir été assez honnête avec toi pour que tu le réalises, mais je ne vis qu'en espérant un futur que je peine à définir. Et quand celui-ci arrive, je regrette les jours anciens, gaspillés à avoir hâte à plus tard.

On a progressé. Pas énormément mais assez pour que je m'identifie maintenant à l'écosystème du véhicule qui me porte. Cela fait bientôt 45 minutes que je suis embarqué. Rassure-toi, le temps n'a rien à voir avec mon nouveau sentiment d'appartenance. Je crois que c'est le trajet : l'augmentation lente et assurée du kilométrage qui précise mes raisons d'être ici, enfermé entre mon petit sac kaki et la vitre. Le paysage ne saurait être plus hideux. Les parois de béton de l'autoroute, les bâtiments toujours aussi menaçants et le ciel d'un gris plus froid qu'un rasoir laissent très peu de variété dans le thème de ma déprime. La tempête semble momentanément s'être calmée. « Mon bel hiver », que tu m'appelais en me regardant avec tes yeux doux, le reste du visage dissimulé derrière ton foulard rose saumon. Aujourd'hui l'hiver n'a rien de beau. Le solstice n'arrivera que dans quelques semaines, mais la journée n'a rien d'automne. Pas d'odeur de feuilles mortes, pas de couleurs dans les arbres. Rien. Que du gris : sur la route, devant et au-dessus de nous. Cela empirera. Vers le nord, l'automne est parti depuis bien longtemps. En y pensant bien, ce n'est pas réellement une saison. C'est une transition entre ce moment où, échaudés par le beau temps, nous sommes trop sortis, et le moment fatidique où l'on se renferme dans son appartement pour se morfondre.

Bientôt, l'autobus aura quitté la Grande ville. Je mentionne « grande » parce qu'on ne passe pas directement de la ville à la banlieue. Ce n'est rien de nouveau mais les zones urbaines prennent de l'expansion d'année en année. J'aurais aimé pouvoir me dire que dès que la ville est derrière moi, ma fuite commence. Mais je reconnais encore trop les paysages qui défilent devant mes yeux. Cela fait partie du processus. Les précipitations reprennent de plus belle. Des flocons épais, mélangés avec de la pluie, balaient la fenêtre. L'eau sur la vitre voile légèrement ma vision. La paroi de l'autoroute est toujours visible mais ternie par la glace qui fond tranquillement dans ses interstices. Elle n'est pourtant pas si vieille. À peine rénovée. Mais le béton le plus résistant ne saurait tenir la route face aux désastres. Une palissade qui ne sert qu'à cacher ce qui s'entend malgré tout. Ajouter le laid au ridicule. Faire semblant. Une fois de plus. Cette paroi se gruge et se détériore au fur et à mesure qu'elle accomplit ce pour quoi elle a été construite. J'aimerais voir autre chose. Il me ferait plaisir de te raconter une belle histoire, de te décrire un paysage fabuleux. J'aimerais tant encore te voir rêver. Je ne me le cache pas, j'aimerais te donner envie de voir ce que je vois. Mais il ne peut y avoir de regrets que pour la personne qui a crevé l'abcès. Ma vision se heurte à la palissade. Cette dernière ne s'étend pourtant pas sur une grande distance mais nous avons ralenti. Pour une raison que j'ignore, la majorité des voitures quitte la ville plutôt que d'y rentrer. L'heure de pointe s'est inversée. Crois-tu qu'ils fuient tous comme je fuis ? Si trop de personnes partent au même moment, le principe de fuite s'annule un peu. La formule est vieille comme le monde.

Au risque de me répéter, ce n'est pas exactement comme je l'imaginai. J'avais besoin de vitesse, de solitude et d'un paysage s'étalant sous mes yeux et se perdant dans la courbe de l'horizon. Par ma faute, je suis dans la situation inverse : emprisonné entre les murs d'une autoroute urbaine qui n'en finit pas de finir, entassé avec plein de fuyards comme moi. Je crois que l'on ne réalise pleinement qu'on est fuyard que lorsqu'on est entouré par ceux-ci. Je n'assume peut-être pas assez ma fuite pour la faire

en groupe. Cela ressemblerait trop à un exil. Tu me diras que c'est du pareil au même. Mais l'exil est dans l'abandon alors que la fuite ne se situe qu'à partir du mouvement. Je n'abandonne rien, je ne laisse rien derrière, mais je me dérobe à mes devoirs de posséder cet appartement qui était le nôtre, de ce nid que nous avons forgé, toi et moi, en guerre contre tous. Tu m'as convaincu de monter sur un piédestal auquel tu étais accoutumée. Du haut de celui-ci, nous avons une vue imprenable sur les autres. Le terrain surélevé nous servait de château-fort. Nous avons construit des murs pour nous refermer sur notre relation, pour consolider notre barrière face au monde extérieur. Quand on se place au-dessus des autres, c'est pour se faire remarquer sans pouvoir être atteint. Maintenant que ce piédestal est fissuré, il est périlleux d'y rester en équilibre. Je fuis, donc. Je fuis pour ne pas tomber, pour ne pas faire face à ma chute certaine. Toi tu es habituée à atteindre les sommets. Moi, au contraire, mes poumons sont fragiles, mon souffle se coupe. Monter était déjà vertigineux, je refuse de redescendre. J'ai capitulé depuis longtemps déjà, que vienne la reddition !

Prisonnier dans le trafic, je croise le regard d'une femme derrière son volant. La profondeur de ses yeux, accentuée par la courbe grave de ses sourcils, me percute pour une seconde. Mon cœur se tord et mon sang coagule dans mes veines pour une seconde. La femme détourne le regard et sa voiture argentée quitte mon champ de vision. Ce n'était pas toi. Mais cette femme te ressemblait. Ou du moins avait l'apparence de ce à quoi tu pourrais aujourd'hui ressembler. Ce n'était probablement pas toi. J'imagine que tu aurais senti ma présence et m'aurait souri. Mais même ça, je ne peux l'affirmer sans doute. Le silence de cette personne ne m'appartient pas. Pourtant, il me fait l'effet d'une vicieuse dynamite ingérée inconsciemment. J'aimerais te dire que peu à peu, je perds l'envie de te croiser par hasard. Mais le temps passe et l'espoir d'admirer ta démarche assurée persiste. À chaque coin de rue, à chaque arrêt qu'effectue l'autobus, je chancelle à l'idée que tu m'attends peut-être au bout du trajet, que tu m'accueilleras avec ton joli sourire pincé. Mais ton sourire, c'est moi qui te l'ai enlevé des lèvres. Tu

devais sans doute sourire, ce matin-là, avant que je te dise que j'étouffais au point de devoir partir. Tes yeux ont cessé de briller, tes lèvres se sont refermées et je suis parti. Par ma faute, ta joie s'est tarie et ton sourire s'est empoisonné. Mais tu l'as retrouvé, sans doute. Du moins je l'espère. À force de prendre des inconnues pour toi, je ne sais pas comment je réagirai lorsqu'enfin je te reverrai. Si je m'efforce de voir ton visage dans celui des autres, c'est parce que ma mémoire fait défaut. Ça ne fait pas si longtemps que je t'ai quittée, et déjà mes souvenirs se mélangent. Ta joue contre la mienne, cette chaleur qui me console, est-ce vraiment la tienne ? Le bonheur que nous ressentions était-il réel ?

J'essaye de chasser ces épisodes pathético-nostalgiques en les remplaçant par des souvenirs plaisants. L'exercice n'est pas aussi facile qu'il y paraît. Déjà parce que ces moments ne se bousculent pas dans ma distributrice cérébrale, mais aussi parce que le bonheur de ceux-ci s'éclipse sous le poids de ma peine. Je suis de mauvaise foi, sans doute. On me le répète souvent. Il suffit de me rappeler ma vie avant que tu la percutes, avant que tu chamboules le semblant d'équilibre que je m'étais forgé.

« Oh ! Tu as vu le nouveau développement ? »

« Oui, plus de deux cents places de stationnement, j'ai lu l'annonce dans le journal. »

« Ils vont ajouter des nouveaux restaurants ! J'ai hâte de voir lesquels ! »

Surtout ne pas les écouter. Ne pas me concentrer sur les voix insignifiantes de ces passagers qui partagent leur voyage comme on partage un trottoir. La courtoisie n'a pas besoin de forger des frontières qui s'étalent jusqu'à ma conscience. Je respire doucement. Il ne suffit que d'un peu de volonté et j'y suis : à mon bonheur perdu. Cet été lointain, l'été où j'étais encore réellement heureux. Je n'avais d'amour que pour moi. Pour cette raison, tout avait l'air majestueux. Échoué dans une vallée désertique

aux paysages fabuleux, je ne me consacrais qu'à faire rire les autres. C'est sans doute la recette secrète du bonheur : ne penser qu'à soi, n'avoir pour simple priorité que de plaire. Et cela se réalise plus facilement lorsqu'on découvre des endroits féeriques. Pour les rendre encore plus fantastiques, il suffit d'être pervers. Nous travaillions alors dans un verger voisin d'un richissime vignoble qui accueillait des réceptions de première classe. Les limousines de mariages côtoyaient ainsi malgré elles les cueilleurs de cerises québécois qui s'efforçaient de garder une hygiène douteuse. Il y avait bien entendu de réels marginaux, des punks venus profiter des banques alimentaires. Mais pour la plupart, nous étions moins « outcast » que nous le laissions paraître. Le grotesque se marie étrangement bien au sublime. C'était le royaume de l'arrogance, le mur mitoyen entre déchéance et bienséance. À chaque fois qu'une de ces limousines apparaissait sur la route qui descendait le long des rangées de cerisiers, on se pressait pour atteindre la clôture. De là, nous étions assurés que les passagers de ce luxe mobile auraient une vue imprenable sur notre spectacle. Avec une synchronisation impeccable, on dévoilait nos fesses en coassant des bruits insensés. C'est puéril, je sais. De toutes les aventures que j'ai vécues durant cet été lointain, c'est un peu étrange que ce soit ce souvenir ridicule qui surgisse en premier. Mais il est un peu à l'image de l'ensemble de ce si précieux bonheur qui s'est évanoui soudainement.

Nous habitions dans un petit pavillon construit expressément pour la vingtaine de cueilleuses et cueilleurs qui venait trois semaines par année le remplir de folie. Nous dormions en fait dans des tentes plantées un peu partout dans les champs de fruits, mais c'était dans ce pavillon que nous passions le plus clair de notre temps. Le *shack*, notre cher *shack* où l'on se promettait de revenir. C'était notre demeure. Malgré qu'on n'y habitât que quelques semaines, elle ne servait (du moins c'est ce qu'on aimait se faire croire) qu'à nous. Elle comprenait une immense cuisine commune et trois salles de bains. Mais l'endroit de prédilection était la petite terrasse. Ornée de deux hamacs ficelés de chaque côté, table au centre. L'endroit où je me sentais vraiment complet, où

j'avais réellement envie de retourner, été après été. Pendant trois ans. Après, comme toute promesse, nous l'avons brisée, les uns après les autres. Moi le premier. On s'était tous cotisés pour acheter un petit système de son. Comme dans une colocation, on gérait les dépenses communes. De temps à autre on improvisait un souper collectif, à partir de ce que trouvaient les punks dans les bennes environnantes. Encore à ce jour, je crois que la cueillette des cerises a été mon travail le mieux rémunéré. De cinq heures le matin jusqu'à midi, c'était moi et moi seul qui décidais si je méritais une bonne paye. Je n'étais pas un exemple de constance, mais certaines journées, je me levais avec une flamme dans les yeux. Ces matins-là, les cerises n'avaient qu'à bien se tenir. Je vidais les branches des cerisiers à une vitesse dangereuse et empilais les seaux aux pieds de l'arbre. Il y avait bien sûr une compétition entre les cueilleurs. Pour que cette dernière ne devienne pas malsaine, on jouait au poker en pariant les dix premiers seaux que l'on cueillerait le lendemain. Le gagnant faisait une bonne affaire, et les perdants ne perdaient rien si ce n'est les quinze premières minutes de travail de la journée. L'abondance d'argent gagné en s'amusant rendait les repas trouvés dans les poubelles encore plus délicieux. Je me demande encore pourquoi on s'acharnait à voler dans les épiceries, à s'enfuir sans régler la note dans les restaurants alors que l'on était si bien payés. La raison est là, devant moi. On en décidait ainsi parce qu'on n'était pas chez nous. Nous étions ailleurs. Le *shack* n'était pas notre maison. Il était à peine un pied-à-terre dans un pays hostile où même notre langue n'avait pas d'assise.

En quelque sorte, nous prenions plaisir à alimenter les préjugés à notre égard. Nous étions partie prenante de ce cercle vicieux de haine partagée. Les Canadiens nous voyaient comme de la mauvaise compagnie. Nous leur donnions raison. Comment pouvoir apprécier cinq mille Québécois, qui, été après été, venaient pervertir les rites encore un peu prudes du Canada de l'ouest ? Le premier juillet était synonyme pour nous de débauche carnavalesque. Nous envahissions la plage d'Osoyoos, où la municipalité attendait les touristes américains pour vendre le rêve de la décence

canadienne. Armés de seaux de cerises non récoltables et complètement nus, nous procédions à un féroce combat culinaire que scrutaient d'un regard ébahi les autorités sans rien n'y comprendre. Nous défendions nos stupidités en nous targuant de dire que nous faisons vivre leur économie en ramassant les fruits qu'ils dédaignaient au point de les vendre en grande majorité en Asie. Et l'on s'habillait salement parce qu'on savait (inconsciemment peut-être) que c'était l'image qu'ils se faisaient de nous. On se croyait si sages alors, et on s'offusquait sans trop y croire lorsqu'on se faisait rabrouer.

Lorsque je triais mes vêtements avant de prendre ce bus, je suis tombé sur ceux que je portais ces étés de grâce. D'aucune façon je ne pourrais porter de nouveau ces chandails tachés, ces pantalons troués et lacérés. Ce n'est pas parce qu'il s'est écoulé une dizaine d'années depuis. Il s'agissait simplement d'un costume que je portais fièrement ; un uniforme de cueilleur de cerises, aux couleurs de la débauche et de la mauvaise foi. La veille de mon départ vers la vallée, et les heures directement après mon retour, j'avais en horreur ce déguisement. Et c'est pourtant grâce à lui que j'avais la créativité nécessaire pour concocter les stupidités les plus improbables : me baigner au pied d'un nid d'aigle, faire des graffitis en jus de cerise, mettre du sucre dans un réservoir de tracteur pour en caraméliser le moteur, etc. De retour à Montréal, entouré de gens qui me connaissent, je n'ose arborer cet accoutrement. Je jouis d'une réputation, vois-tu ? Certes pas la meilleure mais il me faut rester dans un semblant de convenance.

Je tente de te rappeler le plus honnêtement possible ces souvenirs, mais ce faisant, je réalise ne pas savoir si c'est cette étiquette qui est naturelle, ou si au contraire la frénésie est mon état normal que je me force à réprimer lorsque je suis à Montréal. Serait-ce le lieu où je réside qui transforme ce que je suis et m'empêche par le fait même de vivre pleinement ? Ces t-shirts sales seraient-ils ce que je désire réellement porter ? Mes chemises et mes souliers propres sont tout autant un déguisement. Quand alors suis-je

moi-même : chez moi ou en voyage ? Peut-être suis-je parti ce matin justement parce que je n'arrive pas, ici, à me sentir vrai. Je veux me départir de tout déguisement. Je prends l'autobus seul. Sans voisin de siège pour me tenter à une conversation, prêt à m'éloigner de moi-même.

Ce sont ces voyages qui m'ont familiarisé avec les longs trajets d'autobus. Soixante-dix-neuf heures. C'est le temps que ça prenait pour traverser le deuxième plus grand pays du monde. Nous partions préparés pour une campagne éprouvante. La première année, nous étions huit à prendre le même autocar. Au contraire des autres passagers, nous nous installions à notre aise avec une rapidité surprenante. Pour donner le ton au reste de l'été, se faire respecter n'était pas au programme. Au contraire, l'objectif était d'être le plus désagréable possible, tout juste assez courtois pour que le chauffeur ne trouve rien à nous dire. Nous avons la chance de monter au premier embarcadère du trajet. À Ottawa, les usagers qui rentraient dans le bus devaient attendre derrière nous. Ils étaient accueillis sur un terrain hostile où les règles étaient déjà établies. Pareil au renard qui trace vulgairement son territoire sur les arbres de la forêt, nous étalions nos victuailles sur les bancs afin de s'assurer de ne pas avoir de voisin de siège. Toutes les préparations de la journée étaient en prévision des nuits que nous allions passer sur ces sièges froids aux couleurs ternies. Pas tout à fait couchés, pas tout à fait assis, si on ne trouvait pas le sommeil rapidement, on ne dormait tout simplement pas. L'insomnie dans un autobus est la pire de toutes. On ne peut pas se lever pour faire un tour de bloc, ni même lire un livre car allumer la lampe au-dessus des sièges fait aussitôt rager l'écosystème endormi. C'est une chose que de déranger les gens en plein jour, mais de les empêcher de dormir ça restait un peu trop désagréable pour nos mœurs qui, faut-il le dire, n'étaient pas si diaboliques qu'il n'y paraissait ! Durant ce voyage de trois jours, on faisait des rencontres étranges. En effet, nous n'étions pas les pires énergumènes que l'on pouvait retrouver lors de ce trajet. Je me rappelle encore d'un homme qui a passé toute la traversée des prairies à parler au téléphone avec une voix s'apparentant

à celle d'un animateur de télévision. Il aura pris possession de son siège comme si c'était son bureau. Et d'ailleurs c'est bien de cela qu'il s'agissait. À chaque fois qu'il raccrochait, tous les passagers étaient soulagés. Mais ça ne prenait pas dix minutes que la sonnerie de son cellulaire retentissait, et l'homme reprenait son cirque. Je ne crois pas qu'on puisse dire qu'il nous dérangeait. Nous étions au contraire en vénération face à son talent pour s'ancrer dans un lieu parfaitement étranger en aussi peu de temps. Nous étions aidés par notre nombre. Il est plus facile d'être stupide en groupe. Mais lui, avec sa bête impolitesse, est parvenu à déprimer l'ensemble des voyageurs. L'autobus est devenu son espace dès son premier entretien téléphonique. Comme quoi il est facile de faire sien un lieu qui nous résiste en tout point.

En y pensant bien, je réalise que c'est sans doute un réflexe animal de circonscrire un espace a priori étranger, afin qu'il devienne notre territoire. Il était facile de trouver des excuses justifiant ce comportement ridicule : nous étions jeunes et innocents. Notre trajet si long et si pénible méritait un peu de distractions, et nous étions après tout des travailleurs sous contrat qui nous sacrifions pour quitter notre mère patrie afin de faire le sale boulot des autres. Chose étonnante, cette frénésie ne se reproduisait pas lors du voyage de retour. Il était pourtant aussi long, aussi pénible, mais l'énergie euphorisante n'existait plus. Avec le recul, je crois que c'est parce que le trajet du retour s'effectue en direction de notre chez-soi. Nous rentrons à la maison. Les contes, plus souvent qu'autrement, font fi de ce voyage. Si les péripéties qui mènent le héros à des terres éloignées sont dépeintes avec rigueur, le retour est amputé. L'accord tacite avec le lecteur qui sait pertinemment que le héros du conte vivra heureux jusqu'à la fin de ces jours ne prend ainsi forme qu'après sa quête réussie. De ce fait, le voyage initial, le trajet vers l'aventure est le plus important. C'est pour cette raison que je n'ai pas pris de billet de retour ce matin. Je vais, mais ne reviens pas. Si je reviens, tu ne le sauras pas. Mon retour sera censuré de mon histoire. Il est combien plus poétique de se dire qu'on part sans espoir de retour. Je ne suis pas un touriste qui emprunte le lieu de sa

visite temporairement. Je ne m'enfuis pas pour me prendre en photo pendant la fuite. Je fuis pour cesser d'habiter dans cet appartement, pour cesser d'encore habiter en pensée avec toi.

Ce voyage vers l'ouest a été mon baptême de feu : à partir de là, j'ai compris l'écosystème d'un séjour en autobus qui change du tout au tout entre le jour et la nuit. Si je comptabilise tous les trajets, j'aurai passé près de trois semaines à habiter cet espace inconfortable. Si j'ai pris le bus ce matin, c'est pour échapper à mes pensées. Mais elles me hantent. C'est un combat incessant entre ma fuite et ce que je dois léguer au passé. L'autobus est plus que jamais enlisé dans des travaux urbains. Les panneaux orange phosphorescents jurent avec l'ambiance grisâtre. Je ne progresse pas. Ça ne me facilite pas la tâche. La guerre est perdue d'avance. À ce rythme, je pourrai t'imaginer des centaines de fois, dans des centaines de scénarios. Et plus je laisse mon imagination divaguer, plus je m'éloigne de toi, plus je m'éloigne de ce que je veux vraiment garder comme souvenir de notre histoire. En y pensant bien, si je prends cet autobus aujourd'hui, si je m'enfuis de notre appartement, c'est pour me rapprocher de toi. Parce que tu appartiens maintenant au passé et il me faut l'immortaliser. Je dois nous figer dans le temps et, le moment venu, ouvrir les portes d'un musée consacré à nous. Je pourrai me prendre en photo devant ses monuments, pour montrer à tous que j'ai réussi à tourner la page.

La chaussée partiellement démolie par les excavations provoque de désagréables secousses. Ma colonne vertébrale en subit les contrecoups. Mon petit sac, immobile depuis que je l'ai déposé sur le siège, tombe à la renverse. Je le replace machinalement et me rends compte que la pochette de devant est entrouverte. Avant de la refermer, je décide d'inspecter ce qu'il y a à l'intérieur. Mon chargeur est entremêlé à mon téléphone. Je ne me donne pas la peine d'essayer de défaire les nœuds. Par réflexe, je

jette un coup d'œil à mon cellulaire, avant de changer d'avis. D'un geste sec je le remets à sa place et je referme la pochette. Je remarque seulement maintenant que les sangles lacérées de mon vieux sac sont accrochées au filet du banc devant moi. Je me suis toujours demandé comment les choses faisaient pour s'emmêler sans qu'on les touche. Mets un fil d'écouteur dans ta poche quelques minutes et tu verras plus de nœuds que tu n'aurais pu en faire. C'est quand on enfonce un objet pour l'oublier qu'il est le plus présent dans notre mémoire. Croyant peut-être qu'on l'abandonne à jamais, il se débat. Le poisson sur la plage se débat plus violemment que dans l'eau. Il sent la fin arriver mais ne peut s'y résoudre. Un peu comme moi qui s'accroche à toi après t'avoir abandonnée ? Pourquoi ai-je passé autant de temps à préparer ce sac, comme si j'étais un aventurier ou un soldat partant en mission périlleuse ? Ma mission ne consiste qu'à attendre que le temps passe dans un ridicule cubicule d'autobus. Cela n'a rien d'une épopée, cela n'a rien d'une aventure. Je ne suis ni un héros ni un vaillant personnage historique en chemin pour défendre l'honneur de sa patrie. Je fuis, et on ne rend pas par écrit les histoires des fuyards. Tu comprends pourquoi.

Dehors, les routes commencent à être sinueuses. La ville se doit d'avoir des routes droites et des artères perpendiculaires. Son ordre en dépend. Les immeubles sont alignés sans fin dans une ennuyante logique cartésienne. Montréal, c'est le royaume des angles droits, comme un peu partout en Amérique du Nord d'ailleurs. À Amsterdam, une guide nous avait expliqué que la carte de la ville se comprenait mieux si on imaginait un oignon tranché placé par-dessus une roue de vélo. L'oignon représente les canaux qui serpentent autour des routes où tout le monde se déplace à vélo. Il reste en Europe un peu de poésie à la ville. Ici, la construction se fait sous le joug de l'utilitarisme. Même les arbres, normalement si libres, sont placés en rangées. Ils sont codifiés, transformés en meubles urbains, comme les trottoirs et les bancs de parcs. Mais le plus désolant, c'est de voir qu'on coupe des troncs afin de laisser la place

aux fils électriques. On ampute ainsi la majesté de ces arbres afin d'alimenter nos maisons. Notre confort en dépend.

C'est facile pour moi, le visage planté dans une fenêtre d'autobus, de condamner la coupe urbaine des arbres. J'étais pourtant bien heureux d'avoir un chauffe-eau électrique pour nos bains de trois heures. On ne manquait pas d'eau chaude, et aucune branche d'arbre n'aurait pu nous empêcher de nous prélasser. Présentement, je n'en veux plus, d'eau chaude. Je voudrais bien davantage un paysage verdoyant. C'est ironique d'avoir volontairement choisi un trajet pour sa durée et de trouver que le temps ne passe pas assez vite. Est-ce que j'aurais été mieux de prendre l'avion vers un petit aéroport en région, puis prendre un autobus pour le reste du trajet ? J'aurais eu l'impression de tricher quelque peu, mais j'aurais pu ainsi commencer mon escapade directement dans la campagne et enfin contempler des paysages qui en valent la peine. Avant, embarquer dans l'autobus me procurait tout de suite un sentiment de liberté et de contrôle. La magie s'est estompée.

Ma naïveté revit lorsque j'espère vainement te retrouver.

Lentement, je sens la pression de la ville s'estomper. Par ma fenêtre (oui, je crois qu'elle est rendue mienne) je distingue un horizon qui commence à devenir plus vaste, plus aéré. Il se soulage du poids des hauts bâtiments. Je ne peux plus dire avec certitude où nous sommes rendus dans le trajet. Victoire ! Je ne suis plus ici. Je ne suis ni chez moi, ni chez toi, encore moins chez nous. Il n'y a plus de murs pour contenir ma rage. Il n'y a plus de toit pour contenir ma tristesse et mon désespoir. J'arrive ailleurs, porté par cet autobus qui m'est aussi étranger que familier.

CHAPITRE II

AILLEURS

L'horizon s'élargit. Les rangées de maisons aux couleurs pastel s'amenuisent et laissent place à une vaste clairière. Si la ville prend son temps à forger ses frontières, si les limites entre les zones urbaines et la banlieue sont imprécises, la campagne se manifeste abruptement. J'ai à peine le temps d'échapper un bâillement que le paysage se transforme sous mes yeux. De part et d'autre de l'autobus se succèdent des petits boisés d'épinettes et des champs. Difficile de dire, à cette période de l'année, ce qui y est cultivé. Probablement du maïs. En juillet, ces champs doivent être bondés de plants verts foisonnants nous dépassant d'au moins une tête. On y verrait sans doute une invitation à ajourner notre périple pour nous dégourdir les jambes. Ça n'a jamais été réellement ce que j'aimais faire. Tu le sais, j'aspirais à rester chez moi à regarder des films que je connaissais déjà par cœur. Mais je souffrais trop de te voir heureuse. Malgré ma satanée paresse, j'aurais rempli un thermos de thé aux fleurs (ton préféré) et, en me guidant par la main, tu m'aurais forcé une fois de plus à m'engager dans des sentiers inconnus de nous deux. C'était là le propre de notre relation. Toi qui nous guides vers des lieux qui ne peuvent être possédés, moi qui te suis en sachant qu'un jour ou l'autre je me tannerais. Mais pas encore. Ton rire éclaterait en rafale au fur et à mesure que nos repères s'estomperaient. Tu as toujours aimé nous perdre dans ces labyrinthes que l'on improvisait à partir de rien. On passerait des heures ainsi, à tourner en rond, à emprunter les mêmes chemins menant à des impasses sur lesquelles nous nous serions butés des centaines de fois déjà. À mon grand regret, le temps se serait estompé. Il sera trop tard, à notre retour, de faire ce que je voulais réellement : rien. Il est plus facile et moins héroïque de triompher d'un dédale qu'il n'y paraît. Vaincre un adversaire considéré imbattable est parfois plus facile que de tenir une promesse

comme celle de Thésée à Ariane. Je n'ai certainement pas assez de coffre pour faire mieux. Nous ressortirions néanmoins victorieux du champ de maïs, en nous résignant à oublier de crier victoire. Après tout, c'est bien là le propre de notre histoire : quitter un labyrinthe en voulant se rapprocher d'un bien-être si malsain qu'il consomme ce qui me faisait jadis planer.

Loin dans mes pensées, j'entends le bruit strident des freins de l'autobus. Je rouvre lentement les yeux. Je ne m'étais même pas rendu compte que je les avais fermés. À ma droite, il m'est presque impossible de discerner les sièges des voisins. Un vent de poussière se lève. Le grincement mécanique se transforme en une mélodie. Je ne la reconnais pas aux premières mesures, mais elle me pénètre sans résistance, comme si j'y étais déjà habitué. La guitare glisse doucement sur une gamme pentatonique bien simple. Un accord de piano résonne. Le rythme se fend, la mélodie dissonne. Le vent me fait frissonner. Mes yeux peinent à rester ouverts. L'air saturé de particules m'irrite alors que la guitare, qui était pourtant si douce, pousse un cri violent. La distorsion m'envahit : la quinte jointe à la tonale se répète en montant en puissance. Cette force m'empêche de bouger. Mais aussi abruptement qu'elle a commencé, la musique s'estompe. Me revoilà dans l'habitacle morose de l'autobus. Je reviens à mes esprits. Mais l'air autour de moi a changé. Je ne saurais dire pourquoi, je ne suis plus certain d'être dans le même autobus où je suis entré. Les autres usagers sont-ils ceux qui ont embarqué avec moi ? Dur à dire, surtout parce que j'ai pris la peine d'éviter leur contact.

Comme à chacun de mes réveils depuis que tu es partie, je te cherche stupidement autour de moi. Tu n'y es pas. Il me faut toujours quelques secondes pour le réaliser. J'oscille entre cet instant présent, de moi dans mon siège dûment choisi et l'espoir de te revoir un jour. Je hais ces moments où la réalité me saute à la figure et où je me rends compte de ma naïveté imbécile. Le réveil ne me propose qu'une pauvre alternative dépourvue de charme. Rien ne ressemble plus à un champ dégarni qu'un autre, qu'un boisé vert défraîchi par les pluies de l'automne à celui qui le précède. On croit ainsi embarquer dans un autobus pour admirer une multitude de paysages alors qu'en fait on macère dans la répétition.

C'est pour cette raison que les mondes virtuels sont de plus en plus populaires. Dans les jeux vidéo, on peut se déplacer une dizaine de minutes et voir une succession phénoménale de tableaux. La diversité de ce que proposent les écrans rend ridicules les paysages offerts par les fenêtres de l'autobus. En voyage, plus on veut aller loin, moins on voit vraiment. L'inconnu procure une dose d'adrénaline, mais elle se dissout rapidement pour laisser place à une réflexion ô combien trop terne des êtres humains. Notre ennemi quotidien, le désir absolu de confort, revient en force. Comme plusieurs, j'ai longtemps essayé de me convaincre que j'étais de nature aventurière. Mais plus j'explorais les aventures des autres, plus cela m'épuisait. Je tentais de ne pas le laisser paraître. J'adoptais bien vite la mine fière du célèbre d'Artagnan tel que je me l'étais construit. Malgré toute l'admiration que je lui portais, je savais très bien que je ne pourrais jamais l'égaliser. Trop rapidement j'ai atteint son âge, 17 ans dans *Les Trois Mousquetaires*. Ce fût l'étape décisive. Je n'avais pas encore quitté le domicile familial, je n'avais combattu aucune injustice et n'avait provoqué personne en duel. Aujourd'hui, le seul témoignage qu'il me reste de mon héros d'enfance est mon chaton nommé en son honneur. Pour rendre la situation encore plus ridicule, mon petit d'Artagnan roux est trop craintif pour sortir dans la cour. Lui aussi préfère le confort de mes oreillers. Les chats apprennent par l'observation, dit-on.

Lorsque je t'ai rencontrée, j'ai fait mine d'être prêt à égaler ton caractère de grande exploratrice. « Ce monde, nous le découvrirons ensemble ». Mes craintes de l'inconnu furent temporairement reléguées à la cave de mes multiples refoulements. On se connaissait depuis à peine un an et tu m'as demandé, sourire espiègle en coin, s'il était envisageable que je te rejoigne lors de ton voyage de fin d'études. Je ne sais pas si tu testais alors mon âme de mousquetaire dont je me vantais, ou si tu voulais simplement que je vois d'autres paysages en ta compagnie. Tu savais bien que le plus hardi des héros de Dumas voit ses genoux flancher devant un regard comme le tien. Évidemment, je suis allé te rejoindre en Europe. Tu y étais déjà depuis deux semaines pour un projet. J'ai quitté un travail que j'aimais pourtant bien, j'ai annulé ma session pour ramasser l'argent nécessaire. J'ai passé les deux derniers jours avant mon départ sans dormir. Certes, en partie parce que tu manquais à mes nuits, mais aussi par peur de mon départ. D'Artagnan n'a pas de mal, lui, à trouver le sommeil avant de quitter le domicile familial vers Paris. C'était sa destinée. Il a vendu le vieux cheval de son père sans aucun regret.

Je croyais pouvoir profiter du trajet d'avion pour rattraper mon sommeil, mais le transporteur aérien est bien loin de l'autobus. Je profitais du mieux que je pouvais des verres de champagne gratuits en espérant que l'alcool finisse par me détendre. Au contraire, je me sentis bien vite en état d'alerte. Mes sens s'aiguisaient dangereusement, alors qu'il n'y avait pourtant pas grand-chose pour les stimuler. Les conversations insignifiantes constituaient probablement le seul point de rapprochement avec l'autobus.

Si je trouve le voyage en autocar absurde, un solo de saxophone fusion le serait tout autant que cette mise en scène qu'est le voyage en avion. Il m'est ainsi possible d'affirmer que l'avion se rapproche d'une définition académique d'un écosystème. En

effet, les relations entre les êtres vivants et les non-vivants y sont omniprésentes, telles une fourmilière où chaque couloir de sable est spécifiquement sculpté pour un mouvement précis indispensable à la colonie. Dans l'habitable aérien, chaque pouce carré de la surface plastique est mesuré et consciencieusement décoré afin de ne déplaire à personne. C'est pour ça que la décoration n'est pas si loin de celle d'un hôpital. La nourriture est certes meilleure, mais la présentation des assiettes plastiques est très semblable. J'omets évidemment la première classe où je n'ai jamais mis les pieds, mais je la conçois telle une clinique privée en moins luxueuse. Enfin, je l'imagine ainsi. Dans cet habitat fort peu naturel où les agents de bord vivent le plus clair de leur temps, le moindre espace libre constitue une aire zen où, lors de brèves secondes d'inattention, ils se surprennent à respirer. J'ai toujours trouvé cela absurde ce métier vendu comme étant l'évolution logique de ce qu'étaient les aventuriers. Soif de voyage ? Envie de découvrir le monde ? Postulez maintenant pour devenir hôtesse de l'air : vous verrez le même morceau de comptoir en plastique gris pour le reste de votre carrière ! Soir après soir, ils placent le même morceau de poulet de la même dimension pour tous les usagers, au millimètre près, avec une affectation bien machinale dans la petite assiette de fortune, accompagné de sa sauce. Le secret pour cette dernière : avoir le moins de personnalité possible. Comme les tapis et les rideaux de l'avion, la couleur est terne. Si personne n'est particulièrement heureux, personne n'ose être en colère.

C'est le propre du statu quo : ne déplaire à personne sans pour autant plaire. Le bonheur de l'un, on le sait toi et moi, entraîne bien vite le malheur des autres. En fait, le voyage en avion est conçu pour qu'on ne se rende pas compte que l'on est plusieurs milliers de pieds dans les airs, propulsé à une vitesse faramineuse. Mes voisins continuent leur conversation inutile pendant que j'engouffre les verres de champagne. Un petit sourire professionnel au visage, l'hôtesse revient avec une nouvelle coupe plastique (pas la même, n'exagérons pas) remplie de ce champagne moins goûteux que du *Canada Dry*.

Enfin, je commandais un verre, puis un autre, jusqu'à ce que les conversations se dissipent d'elles-mêmes. Mon sommeil n'est jamais venu. Comme tant de choses que je me forçais à faire pour toi, je n'y trouvais pas de confort. Cette nuit-là a été pénible. Il faisait froid, je commençais même à stresser de ne pas te retrouver au terminus, de m'être déplacé trente mille pieds dans les airs pour rien.

Une nuit sans dormir, à avancer dans le temps de six heures pour avoir la chance de te retrouver en Grèce. On aurait pu rester à la maison. Lire Homère une fois de plus en se disant qu'après tout, il fait bon vivre à l'air climatisé de Montréal. Nous aurions pu écouter les conseils protecteurs de ma mère qui s'inquiète face aux manifestations violentes à Athènes. Nous aurions pu écouter mon père s'insurger contre la dette insoutenable des Grecs envers l'Union européenne. Mais il fallait aller voir par nous-même. L'Acropole et les souvlakis sont meilleurs sur place que sur des cartes postales.

Je m'écarte dangereusement d'où je suis réellement : dans cet autobus qui file maintenant à une bonne vitesse, sans qu'il me procure l'impression d'avancer. Je suis déjà tanné de ce trajet. Il est interminable. C'est bien ce que je désirais, mais j'aurais cru qu'il me bercerait, qu'il me permettrait de sortir de moi. On croit être maître d'où l'on va. En réalité, nous sommes assujettis au parcours qu'opère le vaisseau qui nous porte. J'ai acheté un billet pour partir au loin. Il aurait été préférable de laisser les vents décider du lieu où ils me portent. Ulysse en a bavé avant de rentrer à sa chère Ithaque. Mais lorsqu'enfin les dieux lui ont permis d'accoster, c'était parce que le temps était le bon. Comment saurai-je, moi, si ce trajet dont j'ai préparé le moindre détour est celui qui m'emmènera vers le bon moment pour retrouver son chez-soi ? Il serait plus facile de fermer les yeux, de dormir plutôt que de voir se succéder ces champs fades.

Autour de moi serpente une terre sauvage où je n'ai jamais mis le pied. C'est un passage obligé pour nous mener à notre nid, à notre promesse que nous devons tenir jusqu'au bout. Au bout du trajet, là-bas, où notre bonheur se cristalliserait à l'idée de ce dernier voyage partagé. Le propre d'un voyage n'est pas qu'il finisse tôt ou tard. J'avais choisi de l'oublier. Pas toi. Tu t'en souvenais et tu me le rappelais sans cesse. Tu appelais la fin alors que nous n'étions qu'au commencement. Ou alors, c'était moi.

Je suis pourtant familier avec cette réalité. Lors de nos voyages, j'ai toujours eu l'impression de ne partir que pour revenir. Revenir et montrer une preuve de mon aventure : « Regarde cette photo de moi devant le monument, devant les touristes qui prennent la même photo que moi ». As-tu remarqué, lorsqu'on voyage on parle des touristes sans s'y inclure ? Ils ont des valises, vois-tu, nous des sac-à-dos. On ne prend pas des photos de l'Acropole directement, mais des touristes qui posent devant celle-ci. C'est mieux, non ? C'est cocasse tout au plus, mais ça n'intéresse pas les gens à qui on les montre, ces photos. Et au fond, on le sait bien. Tu vas me dire que les photos servent de souvenir. Mais elles servent davantage à implorer l'envie. La photo de voyage est une attestation, un certificat de notre supposée ouverture face au monde. On ne fait réellement que prétendre être plus important que les civilisations à la rencontre desquelles on va. Si j'étais vraiment ouvert, je me serais mis derrière l'Acropole. De quel droit pensons-nous être plus importants que ce vestige historique qui a survécu à deux pillages et nombre d'incendies ? Même Xerxès aura permis aux Athéniens de s'exiler avant de la profaner. Les touristes ne rougissent même pas de la présence des habitants de la ville avant de dégrader à coup de flash la richesse de l'Histoire. Au fond, le touriste est maître de la dégradation du temps. Dégrader à coup de flash une antiquité c'est mettre sa main à la pâte du temps. Tranquillement, les muséologues vident la colline de l'Acropole pour l'entasser dans le Nouveau Musée. C'est le cas pour les Cariatides. Ils les ont remplacés par des fausses et ont déposé les originales sous quatre pouces de verre. Ce musée tout moderne, construit au ras de la colline, vit dans l'ombre

de cette dernière. Il ne voit ni le coucher ni le lever du soleil qui se dissimule dans ce qu'il reste encore de colonnade. Il attend patiemment que l'Acropole se dégarnisse pièce par pièce, que s'érodent les rochers et les oliviers. Que le passé soit monnayable au présent, pour qu'on enfouisse enfin pour de bon les gloires déchues. Il faut oublier qu'on aspirait à mieux. « La Grèce Antique : berceau de la démocratie ». Les cahiers scolaires sont peut-être le dernier endroit où la grandeur de cet endroit perdure...

Le tourisme est le pillage moderne. Il faut à tout prix tenter de posséder une partie de cette Histoire qui nous échappe. En voyage, c'est facile de s'intéresser à l'art. Tu partageais comme moi cette haine de la clientèle des musées. Nous faisons néanmoins partie de ceux qui croyaient avoir le droit d'ironiser sur les autres visiteurs. Nous commentions des œuvres dont on se vantait de comprendre la profondeur. Il est facile de critiquer les autres au moment même où nous sommes avec eux :

« Regarde-le celui-là : Pendant qu'il parle, il ne savoure pas. Il n'admire pas la toile qu'il commente. Il n'admire que son pédant intellect distribué sans consentement à la salle entière. Il ne remarque pas qu'à quelques mètres à peine de *La Liberté guidant le peuple* et de l'agglomération de touristes venus la prendre en photo, *Le Sacre de Napoléon*, quatre fois plus grand, trône en silence avec toi et moi comme seuls visiteurs. »

On s'efforce de voir si on peut discerner la triche de David à l'endroit de la mère du Premier consul. Est-ce réellement mieux que nos voisins qui profitent eux aussi de l'endroit ? Chacun a sa façon d'admirer l'art je suppose. Nous, dans notre élan puéril de quête ultime de vérité, on gaspillait notre temps à chercher la fausseté dans le sublime. Il me paraît étrange aujourd'hui de constater que nous avons passé le plus

clair de notre temps à tenter de détecter ce qui s'éloignait du vrai. Crois-tu que ce soit ce qui a forgé notre talent pour le mensonge ? Pas moi en tout cas. J'étais trop doux pour pouvoir espérer mentir à personne d'autre qu'à moi. Et tu le savais, et tu en as profité pour lentement peindre une idole par-dessus notre relation sans que les traits de ton travail puissent être discernés. Le temps a fini par accepter tes artifices. Voilà pourquoi aujourd'hui je voyage sans être touriste. Je n'ai pas d'appareil photo. Si j'avais pu détruire celui sur mon téléphone, je l'aurais fait. Je suis parti en ne voulant garder aucun souvenir. Je suis parti en voulant détruire ce qui en ma mémoire me noue le cœur et me donne encore l'espoir de caresser ton visage. Je dois oublier le passé, et je dois ne pas me souvenir de ce que je vois à l'instant. Le bus traverse une forêt dépouillée de feuilles. Ce n'est pas l'hiver, mais ce n'est plus l'automne. Il n'y a plus de couleur.

Après un certain temps, les boisés se dégagent. J'aperçois une immense prairie ressemblant à celles que l'on trouve dans l'ouest. À chaque fois que j'ai vu ces immenses étendues, un orage violent déferlait sur nous. L'autobus voyageur résistait de peine et de misère et nous portait pendant que d'énormes vagues de pluie se fracassaient sur les fenêtres. Aujourd'hui, les nuages semblent aussi menaçants, mais l'air froid calme les ardeurs de l'ondée. Si la pluie frappe celui qui roule à pleine vapeur, la neige le caresse doucement. Le froid, c'est bien connu, calme la violence. La prairie s'étend par-delà l'horizon. Au centre, comme pour défier le bas-relief environnant, se dresse un bouleau tordu. Il n'est pas très imposant. Pourtant, le contraste est assez puissant pour que l'arbre domine le paysage. Il surplombe ainsi le champ et tente d'étendre son ombre sur les végétaux déjà prêts à flancher sous la neige qui les meurtrit. Le soleil, qui commence maintenant à prendre ses aises, perce à travers les branches dégarnies. Le paysage prend des allures de film d'horreur. Une lumière glauque, rougeâtre enveloppe la prairie. Les rayons peinent à percer le smog, signe que la ville n'est pas encore assez loin.

Pas assez à mon goût. Pas pour le soleil non plus. Il brille timidement et ne réussit qu'à rajouter des ombres sur le champ. Peut-être justement parce que le soleil n'arrive pas à l'envelopper, l'arbre s'est dénudé de son écorce blanche. Retroussée et effritée, elle dévoile un tronc noirci. Ses racines, même en état de décomposition, fourmillent dans la terre et labourent la paix du sol. Elles propagent la mort à leurs côtés. Le cultivateur se butera aux racines et aux vers. Il sera témoin d'un long combat entre la putréfaction de l'arbre qui tarde à mourir et le champ qui se nourrit de cette mort à venir. L'agonie se met inévitablement en travers du chemin de celui qui creuse pour retrouver des choses qui devraient rester latentes. Je ne sais si je pourrai un jour me sentir assez important pour m'imposer comme le fait ce bouleau. À vrai dire, il est plus fort qu'il n'y paraît.

Nous voulions, nous aussi, une petite terre pour cultiver quelques légumes. Moi je voulais des brebis pour affiner du fromage. Toi tu me reprochais de vouloir les réduire en esclavage. Est-ce qu'on était si différents l'un de l'autre ? Peut-être tentions-nous de concilier ce qui était en réalité incompatible. Peut-être aimais-tu aussi le conflit. Tu aimais, ne t'en cache pas, le contrôle que te procuraient les principes fermes que tu m'imposais. Chaque conversation se déployait comme une course d'obstacles. Lorsque j'insistais trop, tu me menaçais de tes larmes acides. Mais elles n'effaçaient pas entièrement ton petit sourire en coin. Plus souvent qu'autrement, je te donnais raison. Mes amis tentent de me convaincre que je me suis sorti d'une relation étouffante, que j'ai fait la bonne chose en te tenant tête. Mais je ne peux m'empêcher de regretter de ne pas avoir été plus patient. À regarder ce paysage si blafard, à voir comment il survit malgré les vents qui s'y engouffrent sans demander leur reste, je me dis que la passivité a cette vertu que l'immobilité profite aux épreuves du temps.

Ce n'est pas novembre qui m'a achevé. C'est moi. Il y a longtemps. Déjà deux ans. On ne sera jamais arrivés à construire cette petite maison verte qui nous faisait rêver. On a laissé ternir cette terre qui n'aura jamais été labourée, ni par toi, ni par moi. Ce matin-là, sans prévenir, j'ai pris l'horrible décision d'incendier les fondations de nos fantômes. J'aurai essayé par la suite de les restaurer, mais la cendre et la suie ne quitteront jamais notre projet révolu. Tu n'as jamais voulu reprendre les travaux, malgré mes nombreuses supplications en ce sens. Tu as eu raison de t'y refuser, bien sûr, mais je t'en veux encore. Je t'en veux de ne pas avoir réussi à éteindre les dégâts provoqués par ma colère. Tu as essayé. Pendant deux heures et demie. Mais en dépit de tout mon entêtement, ça n'a pas marché. Tu es partie. Pendant que tu prenais le temps de ramasser tes choses et de quitter l'appartement, je gaspillais le mien à tenter d'oublier ce logement qui était le nôtre. J'ai fait semblant qu'il n'existait pas. La première journée où j'y suis revenu fut passée à scruter chaque recoin, chaque pièce, pour voir ce qui avait changé, comme un soldat qui arrive trop tard après la bataille en cherchant des traces du combat qu'il aurait préféré éviter.

M'as-tu laissé un indice de ton passage ? Rien. J'étais dans un lieu bien connu. C'était ma chambre avant d'être la nôtre. C'était mon petit nid pendant plusieurs années avant que tu y sèmes ton bon goût, avant que tu y entresposes tes meubles tapissés d'histoire. Peu importe combien de couches de peinture je pose sur les murs, peu importe combien de dispositions différentes que je puisse m'imaginer, cette chambre est devenue et restera notre nid. Et puisque le Nous est mort, ce nid doit pourrir.

Je me rappelle ce moment où je me suis retrouvé devant notre chambre vide. Il ne restait que le lit placé au milieu. Je suis allé chercher mon bureau que j'avais démonté parce que tu ne l'aimais pas, parce que tu lui préférerais ta petite table bancale. Le

souvenir est clair, c'est à croire que je suis coincé dans cet espace charnière de ma reconstruction :

Je m'affaire, sur le plancher de ma chambre vide, à recoller les pièces de ce qui était à moi, et pas à nous. Je croise du regard la porte de la garde-robe, restée entrouverte, et que j'ouvre entièrement. À l'image de ma chambre, de l'appartement, et de ma vie, il n'y reste plus grand-chose. Au centre, un sac de plastique attend qu'on le ramasse. À l'intérieur, il n'y a pas de message, rien qui ne me soit destiné. Je ne prends pas le temps de regarder son contenu. Je ne me rappelle plus si je l'ai jeté ou simplement caché dans un endroit où je ne pourrai jamais le retrouver. Je me souviens qu'en le prenant j'ai deviné la forme d'un chargeur d'ordinateur. Le tien.

Quelques jours plus tard, tu m'as demandé si je l'avais retrouvé, ce chargeur. Je t'ai dit que non. C'était la première fois que je te mentais. Il aurait peut-être mieux fallu pour ma carcasse que je me fasse violence, que je me mente pour ne pas accepter ces horreurs que tu me cachais, que je me suis abaissé à apprendre en perquisitionnant ta vie privée. J'ai cru à tort que tu avais incorporé à notre amour une tierce partie, un envieux qui se cherchait une belle histoire à détruire. En lisant ces conversations que tu me cachais depuis des mois, il me fallut me rendre compte que c'était moi le troisième lien. Si ne n'avais pas brandi stupidement l'épée pour me battre en me sachant d'avance vaincu, serions-nous tout de même allés en Europe ? C'était toi, alors, qui te plaisais dans ce triangle. Je me débattais pour qu'on se retrouve, tu battais en retraite en tentant de banaliser la situation. Je me dois au moins ça : je suis monté au combat en comprenant un peu tard qu'il était déjà perdu. Même après quelques mois, cela me fâche encore. Tu n'aurais rien fait si je ne m'étais pas agité. Jusqu'où aurais-tu accepté de continuer ton petit jeu risible ? De ce jeu, j'étais l'unique perdant. Aurais-tu accepté le jonc que

je prévoyais t'offrir afin de sécuriser à jamais ton amour que je sentais fuir, pour ensuite lui écrire dès que j'aurais eu les yeux fermés ?

Je suis donc parti. Puisqu'il n'y avait pas d'autres options, j'ai accepté ton plan. Depuis, j'ai perdu des plumes, pour le peu qu'il m'en restait. Je suis éteint, froid et distant. Sans panache, sans tentative aucune d'avoir ce si puissant *swag* que tout le monde recherche de nos jours, je me force à ne pas faire partie des passagers. Ce voyage que l'on planifiait ensemble est à l'opposé de celui d'aujourd'hui. On se sent toujours mieux lorsqu'on se place à l'écart d'un groupe. Il devient facile alors de les caser et de croire qu'on aura plus de mérite que les autres. Je ne suis pas qu'un simple usager du transport en commun. Je ne suis pas comme cette masse uniforme de limaces plantées devant leur téléphone, attendant d'arriver à une destination qui ne les contentera qu'un bref moment.

Et moi ? Y a-t-il vraiment quelque chose qui me différencie des autres, mise à part mon obstination à ne pas vouloir faire partie du groupe ? Puisque nous ne sommes pas partis ensemble, je suis parti seul. Cet idéal, je le bâtirai seul s'il le faut et je vais t'attendre. Dans la ville il n'y avait plus rien à construire. Tout a été écrit. Notre appartement se portera mieux si on laisse la poussière s'accumuler sur le bois franc du plancher. Tu connais la formule un peu bête : on se demande si l'arbre qui chute dans une forêt fait du bruit si personne n'est là pour l'entendre. J'ai toujours préféré me dire que non. Si je ne suis pas dans mon appartement pour l'entendre craquer, pour entendre le vernis du plancher s'user, je ne pourrai le voir vieillir. Lorsque je reviendrai de ce voyage sans fin, peut-être seras-tu de retour. Tu auras remis tes meubles en place. Tu auras

dépoussiéré ta jolie bibliothèque verte (le même vert que notre maison de rêve) et tu auras au doigt ce jonc qui gît dans une bouche d'égout.

L'autobus poursuit son trajet sur la route sinueuse. Il y a moins d'arrêts inopportuns. Je dois me reposer et je ne peux le faire que si la vitesse de croisière reste stable. Les passagers encore présents le seront jusqu'au bout. À moins que je ne descende avant eux. Après tout, ne suis-je pas aussi touriste que ceux que j'ai, jusqu'ici, pris plaisir à dénigrer ? Le chrétien baptisé par réflexe parental qui ne va jamais à la messe est, aux yeux de l'Église, aussi croyant que le plus grand dévot. Pareillement, à partir du moment où mon nom est inscrit dans le registre des usagers, je suis l'un d'eux. Je consomme le même air climatisé, participe (bien que passivement) aux conversations et à l'écosystème. Nous sommes obsédés par notre désir de ne pas rester sur place, d'aller ailleurs. Ailleurs est signe d'espoir. Puisque ce n'est pas ici, on se dit que ça ne peut être pire. Ainsi, le rythme de croisière se stabilise. La vitesse, rapide et constante, me permet d'enfin déposer mes souvenirs. Nous sommes assez loin de Montréal pour que, peu importe la route empruntée, la ville soit en arrière de moi.

À la campagne, la chaussée est moins trouée qu'en ville. Les secousses y sont donc moins violentes, mais moins fréquentes. bercé par la légère vibration des roues, je me sens soudainement serein. Ces deux sièges que j'ai fait miens, un pour moi et un pour mon sac, me suffisent. J'ai beau reculer dans le temps, je ne me souviens pas de m'être senti chez moi de cette façon depuis des mois. J'en oublie presque les autres passagers. Ils sont occupés avec leur téléphone, à décortiquer ce monde virtuel construit de toutes pièces par eux. Il y en a un cependant qui, comme moi, se perd à regarder par la fenêtre.

Assis en diagonale devant moi, il me paraît un peu ridicule à contempler le paysage comme s'il pouvait en ressentir certains effets romantiques. Au fond, peut-être que ce jeune homme me ressemble un peu.

Non. Je ne dois pas me comparer, encore moins me projeter sur une personne aussi proche de moi. Dans cet autobus, il y a moi et les autres. Il doit en être ainsi. Pourtant, la vitre à sa droite semble accumuler davantage de neige que celle par laquelle j'observe mes pensées. Le vent doit souffler vers son côté. Je me réjouis une fois de plus de mon choix de m'être assis du côté gauche. De mon côté, il fait étrangement beau. Je discerne presque le soleil au travers des épais nuages de tempête. Je devine ses rayons. Le soleil d'hiver a toujours été ton préféré. *Mon bel hiver*. Encore l'écho de ce nom d'amour perdu qui résonne en moi. L'automne était la saison de notre rencontre, l'hiver celle de notre amour et de nos tourments. Deux saisons sur quatre qui te sont rattachées. Peut-être que l'autobus me guide vers ces rêves que tu as sans doute oubliés. C'est probable. Je me suis toujours dit que ce n'était qu'une farce, que tôt ou tard tu reviendrais me chercher, juste à temps pour prendre notre avion. Tu m'aurais pardonné mon départ et je t'aurais pardonné ton esprit chaotique.

Le confort de mon siège me rend fort, stable et rêveur. Dire que j'ai pris ce billet pour briser la routine. Ce n'est que partie remise. Une fois débarqué je serai finalement étranger. Je ne serai plus ni locataire ni propriétaire, mais explorateur. J'ai toujours méprisé mes collègues de classe prétendant à une certaine génétique de coureur des bois. Qu'ont-ils exploré de plus qu'un ou deux quartiers urbains à la mode ? Une fin de semaine de canot-camping ne te rapproche pas de tes fort peu probables ancêtres arborant un chapeau en peau de raton.

L'autobus fait un détour inusité par une petite route de campagne. C'est alors qu'elle apparaît. Notre petite maison nous attend sur sa colline. La peinture verte, un peu écaillée, reflète les rayons de soleil qui s'aventurent entre les nuages. Partout autour, des fleurs sauvages tentent de contrecarrer les plans de l'automne en embaumant l'air de leur parfum. Il semble faire moins froid ici. La neige n'a aucune prise sur notre terrain, sur notre rêve. Même la pluie n'a pas la même force sur les champs. Sur notre maison ne tombe que de la bruine légère. On devine qu'elle n'est pas trop froide. Juste assez pour te donner de légers frissons. Ta tête se repose sur mon épaule alors que nous avançons vers l'entrée. Tu guettes mon regard afin de croiser mes yeux. Moi, inattentif à tes demandes, je regarde dans le vide. Enfin non, pas tout à fait. Je regarde dans le trop plein devant moi. Le trop plein de ce rêve qu'on s'efforce de célébrer en dépit de tous les signes qui nous encouragent à l'abandonner. Malgré le progrès de novembre, le chêne à côté de la maison a encore ses feuilles. Ce rêve n'aura jamais lieu. Je ne saurai dire si j'y ai cru. Je l'espérais, cela va sans dire. Je profitais de nos belles histoires en attendant que tu me brises le cœur. Et à chaque virage que fait l'autobus qui me porte aujourd'hui, je ne fais que me rapprocher de ce rêve. J'en oublie son fictif état, et me surprend à m'enliser dans ces songes que j'aurais dû enterrer depuis longtemps pour ne jamais y repenser.

Mais voici : la réalité ne suffit pas à celui qui la fuit. Emma Bovary nous l'a tous enseigné, mais on ne peut y échapper : là-bas c'est mieux qu'ici. Là-bas, l'air de la campagne est fort. Étonnamment plus fort que celui de la ville. L'air climatisé de l'autobus peine à couvrir les odeurs des terres. La tempête qui nous pourchasse est plus timide que prévu. Les flocons ne résistent pas à l'air un peu trop chaud pour eux. Je croyais qu'en quittant la ville, il y aurait plus de neige. La neige a cette qualité de couvrir ce qui est ordinairement dominant. Avec assez de neige, on ne voit plus par les fenêtres. On ne perd plus de temps à espérer y apercevoir quelque chose qui nous délivrerait de la hantise de nos routines monotones. Sur notre balcon vert, le vent aurait

soufflé la neige et laissé à découvert les planches que nous aurions clouées. Est-ce arrivé ? Je me rappelle l'avoir construit, ce balcon. Mais comment puisque cette maison n'a jamais existé ?

Ces planches, on avait commencé à les clouer trop serrées. Plus on progressait, plus il fallait les espacer pour arriver à couvrir la surface au complet. Nous n'en avons acheté qu'un nombre restreint. Il ne fallait pas en avoir en trop sinon elles auraient traîné sur le terrain. J'y suis encore. À ce moment où, agenouillés tous les deux, nous nous affairions à assembler notre petit paradis. Aucun de nous deux n'était particulièrement doué pour les travaux physiques et les rénovations. Ça ajoutait à notre bonheur : inutile de chercher à s'impressionner mutuellement. Le vrai bonheur s'énonce comme ça : chercher à accomplir ce qui paraissait jusqu'alors inaccessible. Cette maison verte, avec sa véranda au plancher inégal, on n'y croyait qu'à moitié. Mais on s'efforçait de la voir pour ce qu'elle était : un rêve. Une lueur à travers les nuits les plus froides, que nulle averse ne pourrait éroder. Le balcon serait notre pavillon d'aération. L'automne, on sortirait des couvertes de laine pour mettre par-dessus nos genoux. Assis sur le banc de bois que j'aurais restauré et peinturé pour s'agencer à la maison, nous attendrions que les jours finissent en regardant les pissenlits se faner.

Un grincement malcommode me sort de mes pensées. Pas trop tôt, heureusement. Les freins de l'autobus, sans doute mal huilés, font vibrer mon siège et catapultent mon sac sur le sol. Dire que j'avais réussi à oublier son existence. Il était là où je l'avais laissé, attendant un peu d'intérêt de ma part. Moi, fier de ne pas en être dépendant, j'espérais quoi au fond ? J'espérais sans doute qu'il me fasse savoir que jamais je ne pourrais

oublier mon passé. Le bruit strident causé par cet arrêt inopiné retentit en écho. Est-ce seulement moi qui continue d'entendre ce qui devrait être déjà terminé ? Je tente de ramasser mon sac mais je ne le vois pas. En voulant pencher ma tête pour trouver mon sac, mon dos ankylosé me fait souffrir. La douleur me fait lâcher un gémissement que j'aurais préféré garder pour moi. Je n'ose même pas m'assurer que les autres passagers ne m'ont pas entendu, d'autant plus que ma position précaire ne me permet pas une grande liberté de mouvement. J'aperçois finalement le petit traître vert. Il est allé loin. Bien posé, directement en dessous de moi sous le siège, il attend que je le ramasse. S'il pouvait sourire, il le ferait. Je lance mon bras vers l'avant (ou l'arrière ?) et l'attrape sans grâce avant de me relever. À ce moment précis, il le fallait bien, l'autobus reprend du gaz. Deux secousses rapprochées me font perdre le peu d'équilibre que j'avais. Ma tête vient cogner dans le siège en avant. Par réflexe, je lance un « désolé » que j'aurais volontiers gardé pour moi eussé-je pris le temps de voir qu'il n'y avait personne sur le banc que j'ai accidentellement bousculé. Revenant à mes esprits, je jette un regard par la fenêtre.

Aussitôt, je comprends la raison de toute cette agitation. Le bus s'est simplement arrêté comme il se doit avant de traverser une voie ferrée. Je n'ai jamais compris cette règle, mais elle a sûrement à voir avec la sécurité routière. Il serait tellement plus doux de te décrire comment je m'élançais en train, comment pour fuir ma mémoire de toi je franchissais une route tracée, prise déjà par de nombreux poètes. La route de béton est vague et incertaine. On n'emprunte jamais au centimètre près le même trajet. Le chauffeur, aussi expérimenté soit-il, tangue légèrement de droite à gauche. Il effectue des dépassements par la voie de gauche, jamais aux mêmes endroits sur la route. Bien entendu le trajet est déterminé d'avance, mais jamais autant qu'une voie ferrée. C'est sans doute un jeu de la mémoire, mais lorsque je m'arrête à des lieux où je m'étais déjà arrêté dans le passé, ils ne semblent jamais identiques. Les perspectives ne sont jamais les bonnes.

« La colline à côté de la station-service de Kenora était plus collée au stationnement que ça, non ? »

Tout s'éloigne. Tout est plus froid et plus gris que sur mes photos de voyage. Plus on retourne souvent au même endroit, moins il est chaleureux, et plus on vieillit plus on visite d'endroits. Plus le temps passe, plus le froid s'installe. Il ne me reste bientôt plus d'endroits à visiter. Un dernier arrêt. Et malgré la force que j'y mets, je n'arrive pas à me dire que d'une façon ou d'une autre tu ne me rejoindras pas. Là-bas. Quand le temps sera le bon. Ce sont les seules promesses que l'on ne pourra jamais briser, parce qu'elles sont trop vagues et ne veulent rien dire.

Un jour, mon bel hiver, nous serons ensemble.

Mais voilà que je te raconte ça, assis dans un vulgaire autobus qui dérive du trajet que je t'ai demandé de prendre pour me suivre. Auras-tu réellement envie de m'emboîter le pas en m'entendant de la sorte vieillir à coups de lamentations ? J'aurais dû écouter le vert de tes yeux : prendre le train et t'écrire un joli journal. Ça t'aurait sans doute plu. Si j'avais été à bord d'un train, j'aurais pu te décrire ces vastes paysages que plusieurs conquérants ont tenté de posséder.

Mon bel hiver.

Comme j'aimais aimer ce petit surnom. Ça me plaisait de prétendre appartenir à une saison aussi forte que l'hiver. J'aimais lire cette littérature d'ici, si froide et hostile, où il ne se passe rien, où les personnages se complaisent dans la médiocrité. Prendre le

train aurait formidablement juré avec cette prétention ridicule de ne jamais espérer mieux. Je ne me leurre pas. L'autobus est dépourvu de lyrisme romantique. C'est une bête américaine qui rugit et vibre à chaque imperfection que nous offre la route. En y pensant bien, il est normal que l'autobus, devant les rails, se prosterne. Il est bien fragile par rapport au train. Même notre Amérique telle qu'on la connaît s'est fondée sur un chemin de fer. Pourquoi alors est-il si impopulaire d'utiliser le train ? Le trajet compte moins pour les gens que l'arrivée. C'est simple au fond. C'est moins important que d'arriver à l'heure à ses obligations.

L'autobus est la façon qu'ont trouvée les gens pour oublier le moment où l'on passe d'un point à un autre. Un peu comme dans l'avion, l'on s'invente un chez-soi. On prétend que l'espace confiné qui nous est dévolu est un logis. Il suffit de descendre l'accoudoir qui nous sépare de notre voisin pour s'identifier à un espace balisé. Le bras bien en place sur cette barre, les écouteurs dans les oreilles avec une musique assez forte pour que notre voisin l'entende et n'ose pas converser avec nous, l'usager du bus a tout à sa disposition pour s'inventer son territoire, bien délimité par ses frontières faussement cartographiées. Le train, au contraire, assume le voyage. Il nous dit : « Savourons cet état de grâce lors duquel vous vous déplacez d'un lieu pour en découvrir un autre ». En font foi ces horribles cubicules de quatre sièges, deux paires l'une vis-à-vis l'autre. Ce n'est rien d'autre qu'une provocation sordide à la conversation. Les passagers vont s'efforcer de parler tout au long du trajet pour ne pas voir le temps passer. Il y a sûrement longtemps que les conversations ont cessé d'être simplement un outil d'information. Les dialogues ennuyants où l'interlocuteur tente de se pavaner sur un sujet inintéressant ne sont pas une nouveauté mais ils m'irriteront toujours. On se demande jusqu'où l'on va, pourquoi on prend le bus plutôt que sa voiture, mais on discute surtout de comment c'était mieux avant. Tout était mieux avant.

On me regarde, on m'observe. J'ai dû m'assoupir encore. Je ne sais combien de temps. Me voilà réveillé avec la ferme conviction que quelqu'un me fixe. J'ouvre lentement les yeux. Il m'est difficile de discerner les couleurs des sièges qui m'entourent. Une puissante odeur de poussière m'envahit à nouveau. La mélodie recommence, cette fois plus lentement. Au loin, un rythme lent mais violent prend forme. La distorsion s'empare à nouveau de la guitare. À ma droite, j'aperçois un homme. Je ne l'ai pas vu monter dans l'autobus. Il n'était pas là avant que je m'assoupisse. Combien de temps ai-je pu dormir ? J'ai bel et bien l'impression qu'il me regarde, mais ce n'est pas possible : à ses côtés est appuyée une canne pour non-voyant. Sa tête est cependant tournée dans ma direction. Ses yeux sont voilés par d'épais verres fumés. Afin d'éviter de faire durer ce face à face, je baisse les yeux. Il porte des souliers de cuir noirs bien polis et tape du pied lentement. Mon cœur se serre. L'entend-t-il lui aussi ? Il suit le rythme de la musique, celle que j'entends sans comprendre pourquoi. Je relève les yeux et tente du mieux que je peux de discerner ses pupilles à travers ses lunettes. Sans broncher, il sourit. Le synthétiseur se met en branle. Le puissant son vient enterrer la guitare pendant quelques instants. Ma vision s'estompe. Le visage de l'homme se rapproche alors que mes paupières se ferment. Un sommeil lourd s'empare de moi. La mélodie résonne de plus belle et je m'abandonne à des rêves insensés.

Je me réveille en sursaut. Moi qui voulais tout préparer, tout contrôler, me voilà complètement déboussolé. Est-ce que mon arrivée est imminente ou suis-je simplement au début d'un voyage maintenant hors d'atteinte de ma pathétique planification ? Mon

cœur commence à battre dangereusement vite. Je tente d'attraper au vol un panneau d'affichage afin de voir où nous sommes rendus, mais je n'en aperçois pas. En fait, je ne distingue plus rien. Le blizzard a gagné sa course contre nous. Pas même ce moteur ni les quatre roues motrices de notre véhicule ne seront parvenus à vaincre la tempête. Le paysage se résume à une déclinaison furieuse de tous les états que l'eau peut avoir, projetée violemment contre nous. Me voilà avec mes songes, prisonnier d'une boîte sur roues qui se perd dans une tempête. Ce que je voulais laisser derrière est imbriqué en moi ; et toi, ma seule importance, tu t'éloignes de plus en plus. Tu ne sauras pas où je suis, et voilà longtemps que je ne sais plus où tu vis. Ma plus grande force restera le regret. Qu'est-ce que je regrette mon amertume ! Je regrette ce jour où je suis parti. Je regrette ce jour d'aujourd'hui où je me suis enfui. Mais un jour, un jour, peut-être.

Un jour, mon bel hiver, nous serons ensemble,

Un jour, mon bel hiver, nous serons ensemble,

Un jour, mon bel hiver.

CHAPITRE III

ENTRE-DEUX

Je voulais enregistrer chaque détail du trajet. Mais je me suis laissé prendre au bercement du moteur, au confort de mon siège. Je ne sais combien de temps j'ai dormi en tout. Je peine à discerner le soleil et je n'ose pas regarder l'heure. Cela peut-il faire plus d'une journée que je suis en route ? Impossible à dire.

Soudain, mon horrible cauchemar me revient en mémoire. Je me retourne brusquement. Cette fois-ci je ne vais pas flancher, je vais confronter l'homme étrange à mes côtés. Il n'est plus là. Il ne me semble pourtant pas l'avoir halluciné. Ses lunettes noires sont au milieu du siège. Au fond du bus, la cabine est fermée. Un léger filet de lumière se glisse d'en dessous. Peut-être est-il là ?

Je n'ai pas le temps de m'en assurer.

C'est la fin du voyage.

J'ai dormi trop longtemps en baissant ma garde. L'autobus ralentit. Les freins grincement à nouveau.

Je suis à la fin du voyage.

Dehors, je ne vois plus rien. Impossible de savoir où je suis, où on me mène. La tempête a gagné. Dehors, c'est blanc, point final. La seule nuance sur cette toile fade est le relief que créent les flocons qui fondent directement sur la paroi extérieure de la fenêtre de l'autobus.

Le voilà, le traître, qui se prépare à s'engager dans une sortie de l'autoroute.

Ça y est.

Les passagers commencent à s'agiter. Ils se dégoûssent assez naturellement, comme un banc de poissons réagissant au moindre frétillement.

Mais tout ceci n'est pas sensé. Du moins, ce n'est pas censé arriver. Pourquoi tout le monde descendrait au même endroit ? Ma destination finale est-elle réellement celle de tous, celle de cette masse informe à laquelle j'essaye de ne pas appartenir ? Je me serais vu sur un débarcadère, avec mon petit sac kaki, seul au monde.

J'attends patiemment que le chauffeur prenne la parole dans l'intercom. Il n'en fait rien. Son silence, agrémenté de la rumeur des passagers qui ramassent leurs effets me fait soudainement ressentir un désagréable frisson. Si c'est réellement la fin de ce voyage, est-ce la fin pour moi, est-ce la fin pour nous ? Je tente encore d'apercevoir un panneau d'indications ou n'importe quel indice de l'endroit où nous nous trouvons. Rien. Pourquoi diable suis-je parti sans savoir vers quelle destination ? Pensais-je vraiment que tu pourrais me retrouver, et si oui, comment ? À l'odeur ? Au *feeling* ? Notre amour, j'aimais te le rappeler, est plus fort que tout, nous nous trouverons quoi

qu'il advienne. Plus maintenant je crois. Dans cet autobus, j'ai eu le courage de faire ce que je n'aurais jamais fait. Je me suis assoupi. Peut-être pas volontairement, mais assez pour couper les ponts, emprunter une route inconnue, délabrée, qui s'effacera au fur et à mesure que toi, confortablement assise à Montréal, tu t'efforceras de penser à tout sauf à moi. « Loin des yeux, loin du cœur ». Le vieil adage s'applique mieux à certaines personnes qu'à d'autres. Moi, plus je suis loin, plus mon cœur chavire et s'efforce de me faire regretter mes décisions.

Nous sommes finalement sortis de l'autoroute. Normalement, c'est le moment où le chauffeur allume les néons blancs pour réveiller son public. As-tu déjà réalisé comme il est pénible d'attendre un moment avec la certitude qu'il se produira ? À quel point ces précieuses secondes ressemblent à des heures, à des années ? On ne se force qu'à moitié à penser à d'autres souvenirs. Puis l'on doute : « Est-ce vraiment ce moment précis ? J'en suis à la fois si sûr et si incertain ». D'un instant à l'autre, ce moment que j'anticipe arrivera et je serai délivré de mon angoisse inutile, je serai libéré de ce poids ridicule que je m'impose à force d'espérer avoir raison. Ce n'est pas la première fois que je le dis, mais pour ça comme pour le reste, j'aurais dû capituler plus vite. Le chauffeur n'a pas pris la parole. On a dressé une jolie scène pour lui, avec éclairage et rideaux, le public était déjà assis confortablement, prêt à saisir cette occasion d'assister à son spectacle. Mais il ne s'est pas présenté. Les projecteurs ne se sont pas allumés, les spectateurs ont pris leur manteau et attendent patiemment de pouvoir quitter le théâtre. Plus que jamais je me sens perdu. Je réalise maintenant que ma fuite était une mascarade. Envers moi-même, mais surtout envers toi. Je désirais par-dessus tout qu'on me croie mousquetaire. Mon voyage, et c'est là l'entreprise impossible, ne doit concerner que moi.

Nous voici au débarcadère. Les freins hydrauliques effectuent leur travail une dernière fois. Le bruit suraigu résonne puissamment, dernier avertissement qu'il est temps de descendre. « Terminus ! », aurait pu s'exprimer le chauffeur s'il avait osé prendre la parole. Il garde le silence. Il n'avait pas non plus ouvert le micro en partant de la gare. C'est étrange d'avoir parcouru une telle distance, tant sur la route que dans mon sommeil, sans savoir qui m'y a guidé. Les autres usagers ne s'en soucient pas. Ils sont affairés en silence à se diriger vers la sortie. D'ordinaire, ça joue du coude et de patience pour finalement gagner l'air frais de l'extérieur. Mais présentement, un calme inquiétant règne. La file avance à un rythme lent, mais stable. Moi, je suis figé sur mon siège. On me retient. Je n'ai pas encore essayé de bouger, pourtant j'ai l'impression que je ne pourrai pas, qu'au moment où je tenterai d'activer mes jambes elles ne répondront pas. Les passagers qui s'arrêtent à la hauteur de mes bancs réservés me regardent en se demandant si je vais finir ou non par m'activer. Je n'ai pas mis mon manteau. Pendant des minutes qui semblent durer des heures, l'autobus se vide. Ceux et celles que je pouvais facilement désigner comme usagers, passagers, collègues de voyage, ne sont plus que des individus épars qui, dans peu de temps, retourneront vaquer à leurs occupations. Je m'assure de ne pas être en train d'halluciner. Tous les voyageurs se dirigent effectivement vers la sortie.

Me voilà seul dans l'autobus. Il n'y a plus un son. Le moteur s'est éteint. La lumière de dehors perce difficilement à l'intérieur de l'habitacle. Je suis arrivé à la fin. Je t'ai souvent parlé d'espoir : celui de te revoir, celui que tu me suives jusqu'ici, l'espoir insensé que tu puisses t'ennuyer de moi, de nos promesses, de nous. Je suis maintenant dans l'obligation de m'occuper de moi, et de moi seul. Cette vérité me donne un second souffle. Je suis venu ici (mais où est-ce exactement ?) pour toi, mais maintenant il n'y aura que moi. Ça ne me fait pas plaisir, au contraire cela me désespère, mais autant

désespérer en avançant. En me levant, je réalise que l'autobus est plus grand que je ne l'aurais d'abord cru. Je ne m'étais pourtant pas installé complètement à l'arrière, mais la distance qui me sépare de la porte est anormalement longue. J'avance. Je tente de reconnaître l'endroit où nous avons atterri, mais il n'y a par les fenêtres qu'une douce lueur qui pénètre et englobe les sièges du bus. Étourdi, je m'appuie sur les dossiers et continue ma lente progression vers la sortie. Combien y a-t-il de rangées de bancs dans un autobus, tu crois ?

Je suis devant la porte. Je ne discerne toujours pas ce qu'il y a devant moi. De cette distance, je devrais pourtant apercevoir le terminus, entendre des gens parler. Rien. Un pas de plus à faire. À nouveau, mes jambes s'engourdissent, comme si mon corps me demandait de ne pas franchir ce cadre. Comme si mon esprit me commandait de retourner m'asseoir en espérant que l'autobus reparte et me dépose chez moi. Je me dois d'aller de l'avant. Pour une fois, je dois accomplir mes caprices jusqu'au bout. Je voulais m'enfuir. Me voilà perdu. C'est la plus complète des fuites que j'aurais pu espérer. J'inspire une dernière fois en me rappelant ces techniques de méditation dépassées : je me concentre sur l'air froid qui entre en moi, et me concentre sur l'air chaud qui ressort doucement de mon nez. Sans m'en rendre compte, je fronce les sourcils, comme si je m'apprêtais à faire une prouesse physique. Par un mouvement exagéré, je me précipite à l'extérieur.

Je me trouve subitement un peu stupide. Combien de fois suis-je sorti d'un autobus pour contempler un lieu inconnu ? Pourquoi aujourd'hui cela devrait-il être différent ? Je tente de regarder autour de moi, mais je suis aveuglé par la lumière blanchâtre qui englobe le paysage. Après un certain temps, mes yeux s'habituent. Je discerne maintenant ce qui semble être un terminus. Un échafaudage d'aluminium sert d'appui à un toit vitré. Celui-ci supporte une étonnante quantité de neige. J'aurais pourtant cru

que l'accumulation annoncée était exagérée. Il semblait faire trop chaud pour que les flocons restent sur le sol. Les bancs de l'aire d'attente sont eux aussi étouffés par une bordée bien fraîche. J'ai soudain un étrange pressentiment. Il y a quelque chose qui cloche... Il n'y a personne en vue. J'ai beau regarder de tous les côtés, je n'arrive pas à apercevoir ni entendre qui que ce soit. Au sol, il n'y a que mes traces de pas qui bousculent la surface lisse de la neige. Il devrait y avoir des empreintes des autres passagers qui sont sortis de l'autobus il y a à peine cinq minutes. Rien. La station semble abandonnée. Pas un bruit, pas un mouvement, pas même l'odeur du gaz. Au bout du débarcadère se dresse une bâtisse de briques grises. Je m'y dirige en me disant que ce serait une bonne idée de prendre un café et de m'informer pour savoir où je suis, finalement. J'avance lentement. La neige rentre dans mes bottes mal attachées. Le froid me réveille et me fait du bien. Je ne sens pas encore mes bas s'humidifier, ce qui est un bon signe. Rendu au bâtiment, je me retourne pour voir l'autobus qui m'a conduit jusqu'ici, jusqu'où je me suis condamné à rester pour espérer te revoir. L'autobus est là où je l'ai laissé. Il siège, arrogant comme un roi dans un jeu d'échecs qui sait d'avance, dès le premier coup, qu'il gagnera. Le trajet a paru si long et si court à la fois.

Je pose ma main sur la poignée froide. Elle me résiste. Je donne un autre coup pour m'assurer que la porte vitrée est bien barrée, mais rien ne bouge. Je jette un coup d'œil à l'intérieur : toujours aucune trace de vie. Je n'aperçois rien de bien surprenant, qu'un comptoir blanc-gris, des machines distributrices qui me font saliver à l'idée de ce café que je n'aurai visiblement pas. Mais où sont passés tous les usagers de l'autobus ? Et le chauffeur ? Mon premier réflexe est de retourner vers le bus, comme une marmotte retourne vers son terrier. Je m'arrête néanmoins bien vite. Ce n'est pas mon terrier, ça ne l'a jamais été. Ces deux sièges n'auront été le temps du voyage qu'une nidification temporaire. Puisque je suis descendu, autant continuer. C'est le seul chemin maintenant.

Une rue s'étend derrière le terminus. Je reprends tranquillement confiance et m'y dirige d'un pas plus assuré. De toute manière, je n'ai pas beaucoup d'options. À la fin de ce voyage, à la fois si long et si court, il va de soi qu'il n'y a qu'une voie à suivre. Comme pour rappeler l'ordre apaisant des rangées de sièges de l'autobus, les maisons patientent en rangs serrés, en faisant une haie d'honneur à la seule et unique rue de ce bien étrange endroit.

Je sais où je vais sans y être allé.

Le trottoir est plus facilement praticable que le débarcadère. La neige est balayée par le vent vers les terrains. Une longue route, une seule. Il n'y a pas d'autres avenues possibles que cette longue rue droite à perte de vue. Il faut dire qu'à perte de vue ce n'est pas très loin dans ces conditions. Il ne neige plus à proprement parler, mais une brise souffle un nuage de flocons qui s'éternisent doucement dans les airs. Pourtant, je ne sens rien sur mon visage. Les branches des arbres sont immobiles, tout comme la neige au sol. La poudrerie cause néanmoins un épais brouillard. Pourquoi n'y a-t-il qu'une seule route ? Une unique et longue rue de campagne au bout de laquelle trône le débarcadère. Je n'aperçois toujours pas un passager, pas une voiture qui serait venue chercher une connaissance, une amie, un membre de sa famille. Rien. Cela me simplifie la tâche j'imagine. Il n'y a qu'un chemin possible.

Avancer sur cette rue. Là-bas se trouve sans doute ce que je cherche. Je dois poursuivre mon objectif. Ce n'était pas à la hauteur du train, mais là-dessus j'aurai perdu espoir. Un pas à la fois, je m'enfonce dans cette rue, ou plutôt, c'est elle qui avance vers moi et m'éloigne du débarcadère. Je regarde une dernière fois cet autobus. Il m'a porté jusqu'ici sans que je lui pose de question. Il semble disparaître graduellement à mesure

que je m'éloigne de lui. Dans une des fenêtres du fond de l'autobus, l'homme me regarde. Il a remis ses lunettes noires et me sourit obstinément. Je ne vois que sa tête, mais je pourrais jurer qu'il tape encore du pied. Les portes de l'autobus se referment, le moteur se met en marche. La musique reprend, cette fois plus violemment que jamais, alors que disparaît pour de bon l'autobus.

La mélodie s'estompe et laisse place à un lent rythme sec. On dirait une horloge qui compte patiemment les coups avant sa révolution. Sans m'en rendre compte, j'avance en suivant ce rythme, un pas à la fois. Il n'y a pas un son, pas de vent ni d'oiseau. Même le bruit de mes mouvements se perd dans l'immensité du rythme qui me suit inlassablement. Je progresse dans cette rue. Elle semble s'étendre encore longtemps. Les maisons se succèdent à mes côtés. Je m'attarde à celle sur ma gauche. Il s'agit d'une belle maison canadienne aux larmiers cintrés. Deux lucarnes ornent le second étage. Il est difficile de déterminer la couleur de la peinture sur les vieilles planches de la demeure ancestrale. Ce n'est pas du vert en tout cas. Peut-être était-ce un joli bleu qui aurait rappelé un ciel plus clément. Il n'en reste que quelques écailles clairsemées qui laissent apparaître les lattes de pins. Même sans tous ses appareils, la maison reste magnifique. C'était exactement le genre dont on rêvait, toi et moi. Évidemment, on espérait en trouver une dans un champ, perdue et loin de tout, sans voisins. Nous voulions n'être que deux dans un monde trop grand pour nous afin d'être bien certains de ne devoir compter que l'un sur l'autre. Mais celle-ci aurait fait l'affaire. Nous aurions érigé une grande haie, planté des épinettes pour que ces dernières se dressent en travers de la vue de la maison voisine. Nous aurions ri ensemble des voisins qui coupent leur gazon trop souvent, tout en plaçant quelques flamants roses pour les narguer.

Mon sac. J'ai oublié mon sac kaki dans l'autobus. Je pourrais faire demi-tour pour aller le chercher. Mais ce serait me mentir que de me dire que j'en ai réellement besoin. Je l'offre volontiers aux objets perdus. Certains objets sont dans notre quotidien depuis si longtemps que l'on développe pour eux un attachement émotionnel. Mais en y pensant bien, la seule raison pour laquelle je traîne ce sac depuis tant d'années est que je n'ai jamais eu l'énergie de m'en procurer un autre. Je sais. Tu diras que je fais tout haut le fier au lieu de m'avouer que j'aime m'accrocher au passé comme un enfant aime réentendre les mêmes histoires.

La rue se resserre sur moi. Sans trop m'en rendre compte, je me retrouve à marcher au centre de celle-ci. Je ne saurais me rappeler quand j'ai abandonné les trottoirs pour me retrouver sur le béton. Sans doute parce que la route est mieux déneigée que les voies piétonnes. En effet mon rythme a légèrement accéléré. Je dois laisser ces voix qui me hantent derrière moi et me projeter vers l'avant.

C'est bientôt fini.

Je te l'ai dit plus tôt, j'aurais espéré de plus merveilleux périple. Pour que lorsque l'envie me prend de revenir, je puisse prétendre ne plus être le même. Je fabule, encore une fois. Mes lectures sont redondantes. La figure héroïque à laquelle j'aspire est homogène, sans complexes et sans honte. Le brave mousquetaire revient toujours à son logis. Mais il porte une nouvelle blessure à chaque retour. Ses yeux s'assombrissent et ses moustaches se teintent de gris lorsque le chevalier se rapproche tranquillement de la plus simple et plus triste vérité : le temps passe. Je suis au bout de la route, la dernière. Il n'y a pas de détour possible. Il n'y a plus d'autobus pour moi. La rue finit en me laissant face à une seule voie possible. Devant, il y a la fin.

Elle se dresse là, seule, terrible. La dernière maison de la rue trône en silence au centre de l'avenue annonçant qu'il n'y a pas d'autres passages possibles. Je m'approche lentement de cette imposante demeure avec respect. Elle n'est pas si haute, seulement deux étages. Mais je me sens tout de même envahi d'un vertige inexplicable. Est-ce moi qui rapetisse devant elle, ou s'agit-il plutôt des murs qui se pressent à voiler la lumière du jour au fur et à mesure que je m'en rapproche ? Le jour baisse rapidement. Le soleil qui peinait déjà à percer les nuages disparaît alors que mon corps, guidé par une force inconnue, progresse vers l'enceinte lugubre de la maison.

Rassure-toi, ce n'est pas la nôtre. Elle n'est pas peinte en vert et ne correspond en rien à notre rêve idyllique. Pourquoi diable est-ce donc une maison de briques jaunes qui m'accueille à la fin de ce parcours ? Sans mot, j'avance lentement vers l'entrée de celle-ci. À droite, une petite alcôve m'attend. On a déneigé le sentier qui y mène.

« -Vous m'attendiez ?

-Évidemment, tu t'étais invité si indélicatement, il aurait été mal placé de notre part de ne pas préparer ton arrivée. »

Machinalement, j'ai le réflexe d'enlever mon sac à dos.

« -Il doit être loin maintenant.

-Il est bien tard, tu peux nous attendre dans la cour si tu le souhaites.

-Prends ton temps, personne n'est aussi pressé que toi. »

La cour est exactement comme je m'en souviens. Tu es désarçonnée ? Sans doute pas autant que moi. Pourtant je m'y reconnais depuis un petit moment déjà. Ce n'est pas notre maison, ni la mienne. C'est là que tout a commencé. Ici que j'ai appris à jouer, ici que j'ai appris à faire pleurer. Depuis qu'on m'a ouvert la porte, il fait moins froid. La neige n'a d'ailleurs pas d'emprise ici. Ce n'est pas pour autant le printemps. Le sol est jonché de feuilles mortes. Les buissons qui délimitent le terrain mériteraient un peu d'attention. Après avoir franchi le mur qui donne sur l'entrée de côté, je me retrouve devant la piscine. Rien à voir avec un fantasme de banlieue, loin de là. On m'a raconté souvent que cette piscine avait été creusée par le grand-père de mon ami qui habitait ici.

« Regarde, on peut voir ici ses initiales qu'il a gravées dans la fibre de verre de la paroi turquoise. »

Si on s'y baignait trop longtemps, on faisait des plaques rouges qui démangeaient pendant une semaine. Ma mère s'inquiétait qu'on puisse développer une maladie plus grave, mais voyant à quel point je m'amusais, elle n'osait pas m'interdire complètement les baignades.

« Ça fait combien de temps qu'elle est abandonnée ? » demandai-je en remarquant l'étonnante couche de poussière sur le rebord.

« Je ne sais plus. Ça fait combien d'années que tu ne prends plus de nouvelles de nous ? Tu as trouvé une autre maison où t'évader ? On trouve toujours de meilleurs amis que nos meilleurs amis. »

Il n'a pas tort. Pour ne pas avoir à répondre à la question, je plonge le regard dans la piscine. Il n'y reste qu'un fond d'eau brunâtre avec des feuilles mortes. On a tous, je suppose, un ami oublié qui possédait une belle maison où on aimait aller. Non pas

qu'elle était forcément plus belle que la nôtre, mais simplement plus attrayante. Non, ce n'est pas du pareil au même. Il y avait dans cette maison une mystérieuse aura qui ne se retrouvait pas dans la mienne. Au moment précis où je passais le premier cadre de porte de la demeure, je me sentais engourdi.

Tu n'as jamais cru que la maison où tu habitais était plus étrange qu'une autre. Longtemps, je pensais que c'était simplement l'attrait de ce qui n'est pas familier qui me faisait cet effet d'être un explorateur chaque fois que je te rendais visite, ami perdu. Mais de voir aujourd'hui cette maison surgir au bout de mon voyage, de la voir se dresser sans vergogne en s'imposant comme fin ultime à mon errance me fait réaliser que j'ai eu tort d'en douter. C'est vers elle qu'il me faut aller. Je dois y retourner pour finir ce que j'y avais entrepris.

Mon regard se détourne lentement de la piscine. Ce n'est pas aujourd'hui, après tout, que je m'y baignerai de nouveau. Je m'attarde néanmoins sur la rampe de métal au centre des marches qui descendent vers le fond.

« Nos caresses d'alors n'étaient pas si innocentes... »

Je t'entends d'une voix timide et lointaine.

« Non. Ce n'était pas innocent. »

Je revois la naïveté que l'on mettait dans ce jeu lors duquel je devais, par tous les moyens possibles, te faire lâcher la rampe à laquelle tu t'agrippais. Nos deux corps d'enfants s'entrelaçaient violemment alors que nos rires se perdaient dans les éclabousses de l'eau chlorée. C'était sans doute la plus belle des naïvetés.

Je quitte brusquement les abords de la piscine. Résolu, je me retourne vers la maison. Le toit en oblique couvre le deuxième étage maladroitement, comme s'il s'efforçait de l'empêcher de croître. Les briques du haut sont effritées. On dirait qu'elles essayent de percer la toiture. Je marche d'un pas assuré vers la porte patio qui relie la cour à la cuisine. Du moins, c'est là que cette porte débouchait dans mes souvenirs. Je n'arrive pas à voir à l'intérieur. Un pesant rideau est tiré et m'empêche de discerner quoi que ce soit. À ma droite, une vieille table de verre est couverte de givre. Le rebord du toit, soutenu par deux paires de colonnes de métal, a limité l'accumulation de neige mais n'a pas pu empêcher le vent d'y souffler sa glace. Je me demande qui a construit cette maison. Elle paraît à la fois si banale et pourtant si singulière lorsqu'on s'attarde à ses détails. Ses colonnes de fer ne se rapprochent en rien des modèles architecturaux que je connais. C'est peut-être ce qui fait la particularité de cette maison. Pendant toutes les années où j'y allais, elle avait l'air en rénovation. Elle l'était en partie, mais elle n'aura visiblement jamais été achevée.

Je rebrousse chemin et me dirige vers le côté où se trouve la porte. Le trajet pour revenir sur mes pas est beaucoup plus long qu'à l'aller. Le mur de briques se rallonge alors que je tente de rejoindre la porte d'entrée. Mes épaules s'alourdissent. Le sentier qui était pourtant bien accueillant me résiste. Je suis résolu à entrer. Si j'ai parcouru tout ce trajet, en bus, à pied, c'est pour aboutir ici. Pour le meilleur ou pour le pire, mon aventure se terminera bientôt. Je ne me sens pas la force d'opérer un demi-tour. Bien entendu, je suis empli de regrets, fidèle à mon habitude. Je déplore les plus grandes décisions de ma vie : t'avoir quittée, être embarqué dans l'autobus ce matin. Il n'y a même pas une de ces voix qui ose me dire que tout arrive pour une raison. On n'en est plus là. Les choses arrivent, tout simplement. Me voici devant cette maison, et c'est tout.

Devant l'entrée, on voit deux paires de colonnes de fer, les mêmes que celle de la cour arrière. D'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais pénétré dans la demeure autrement que par cette porte. Elle est intimidante, c'est le moins que l'on puisse dire. D'une largeur et d'une hauteur excessives, sa peinture d'un brun foncé fait d'elle une véritable muraille. Mais la plus grande curiosité concernant celle-ci est la poignée : grosse, ronde, en laiton, elle s'impose au centre de la porte, entourée par un cercle du même métal qui lui procure la forme d'une cible. Il n'y a pas de fenêtre qui me permette de regarder à l'intérieur. Il n'y a pas d'œil magique sur la porte non plus.

Le mur que dresse la porte est étanche tant pour les visiteurs que les habitants de la maison. J'avance mon doigt pour enclencher le bouton de la sonnette. Instantanément, un son de cloche grave résonne. La note est si basse qu'elle semble faire craquer le plancher du deuxième. Une couche de poussière se lève doucement des interstices autour de l'entrée, mais la porte ne bouge pas. Je n'entends rien. La mélodie, depuis un moment déjà, s'est tue. D'un geste ferme qui me surprend moi-même, je tourne la poignée, décidé d'en finir avec cette attente ridicule. J'entre.

J'ai d'abord l'impression que la porte me résiste, mais en poussant légèrement avec mon poignet, je réussis à l'ouvrir. Il y a bien longtemps qu'elle n'a pas bougé. Le cadre grince en guise de protestation. J'entre dans un lieu qui paraît figé dans le temps. Les voix se sont tuées. Elles me laissent seul, pour l'instant du moins, face à mon errance. Cette fois, je ne regarde pas derrière moi. Une demeure abandonnée ne fait en réalité qu'attendre que quelqu'un s'y installe. Ce sera moi.

Le plancher du grand hall est composé de larges morceaux de pierre de formes et couleurs diverses. Enchâssés dans des moulures de ciments inégales, les quadrilatères

disparates donnent l'impression que je me trouve dans une cour intérieure, à cela près qu'il n'y a aucune source de lumière dans cette pièce. La fenêtre la plus proche se trouve dans le salon à ma droite. Je ferme délicatement la porte derrière moi. Elle s'enclenche avec un bruit sec qui semble plus puissant que ce que j'aurais cru possible. Je sens sur mon visage le dernier courant d'air de l'extérieur. Ici, c'est la fin de l'hiver.

Mon bel hiver,

Mon si bel hiver.

J'entends ta voix au loin dehors, pour la dernière fois. Les frontières se referment sur nous. Me voici engagé dans le dernier droit de mon voyage. J'ai fait tous les détours et les manigances possibles pour ne pas prévoir ma fin, et me voici dans une demeure improbable et pourtant si familière. Je réalise alors qu'il fait chaud, trop chaud pour une maison abandonnée. J'enlève ma tuque et mon foulard. En cherchant un crochet ou une patère pour déposer mes vêtements, je remarque que la pièce est vide à l'exception d'un vieux piano. Il siège, confortablement accoté sur l'extérieur de l'escalier menant au deuxième étage. À voir la couche de poussière qui s'accumule sur la surface de bois brun, il paraît évident que personne n'a fait résonner l'instrument dernièrement.

Même à l'époque où la maison grouillait de vie, le piano semblait confiné à lui-même. Il était malgré tout interdit d'y déposer quoi que ce soit. La plupart des pianos de maison dont on ne joue pas servent habituellement de tables improvisées. On y dépose nos clés, même nos manteaux si l'on ose désacraliser ainsi l'instrument. Mais pas celui-ci. Les touches sont d'origine, en ivoire si je me fie aux veinures et à l'irrégularité de la couleur. Le banc est un tabouret ajustable. Le bois sur le dessus de celui-ci est creusé

là où s'asseyait la personne qui jadis s'appliquait à pratiquer ses gammes. J'ai toujours été fasciné par ce piano car je n'ai jamais compris ce qu'il faisait là. Contrairement à celui qui était chez moi, qui vibrait sans cesse sous le poids de ses marteaux, celui-ci vieillissait en silence. Je me suis demandé souvent si j'étais le seul à l'admirer. Les habitants de la maison passaient devant sans le voir. Comme un vieux cadre qu'on aurait oublié, l'instrument semblait faire partie du mur qu'il encombre. Ce n'est pas comme ça que je le vois aujourd'hui. Le bois est si vieilli qu'on ne peut plus discerner la griffe du facteur. Il est craquelé sur le panneau, pas assez cependant pour nuire à son acoustique. Je me risquais, lorsque j'étais enfant, à pianoter sur les touches usées. Certaines d'entre elles ne répondaient tout simplement pas. Personne ne m'a jamais reproché de jouer, mais je sentais néanmoins que je transgressais une règle. Non pas celle de la famille qui m'accueillait dans son foyer, mais celle du foyer lui-même.

Aujourd'hui, devant ce même piano, il est hors de question que je me risque à pareil exercice. Chaque note compte. Si je choisis une mélodie, même de quelques notes seulement, ce sera celle qui résonnera pour ma fin. Et je ne peux m'arrêter sur un choix quelconque, de peur de le regretter. Je ne me rappelle pas la dernière chanson que j'ai fredonnée, ni la dernière pièce que j'ai jouée. C'est parfait ainsi.

Comme pour me consoler, je caresse de la main le tabouret. La poussière se lève délicatement du banc pour venir se coller sur mes doigts. Le contact de la fibre du bois est à la fois familier et étranger. Je reconnais ses légères contusions, son odeur et sa couleur. Il est à moitié dévissé, pour permettre à une personne de ma taille d'y être installée confortablement. Mais je ne peux me résoudre à m'asseoir ici. La poussière doit rester en place. D'une manière ou d'une autre elle y reviendra. Je délaisse le piano et commence à monter l'escalier. J'aperçois sur la quatrième marche une figurine de plastique qui traîne sur le palier. La poussière ne semble pas avoir de prise sur celle-ci.

Une importante couche de particules abonde sur l'ensemble de l'endroit mais épargne néanmoins le jouet.

C'est alors que je la reconnais. Cette figurine bon marché d'un superhéros de classe B a été l'objet d'une de mes plus grandes hontes. Comment se fait-il qu'elle se trouve encore ici ? Nous jouions ensemble toi et moi. Profitant d'un moment où tu t'étais absenté, j'ai caché le héros dans mon sac kaki, le même sac kaki que j'ai oublié dans l'autobus au moment de débarquer. Encore à ce jour, j'ignore ce qui m'a poussé à faire ce geste. La figurine n'était pas particulièrement belle. Ce n'était pas un personnage que j'affectionnais. Pourquoi aurais-je menti à mon meilleur ami ? Lorsque tu es revenu, je m'appliquais à avoir l'air occupé ailleurs. Je croyais naïvement que l'on trouverait un autre jeu à faire, mais nous avons passé l'après-midi au complet à la chercher. Je doute que je mentais bien à l'époque. Sans vergogne, je plaidais l'innocence, allant même jusqu'à prétendre que j'ignorais de quel jouet il s'agissait. Évidemment, mon petit manège allait être de courte durée. Pour expliquer à mes parents l'apparition de cette nouvelle babiole, je leur ai dit qu'on me l'avait offerte. J'ai dû rendre la figurine et m'excuser auprès de toi, alors que mes parents et les tiens me regardaient faire. Avec du recul, je crois que c'est l'amour que tu portais vis-à-vis de ton nouveau jouet qui m'a poussé à le dérober. Je le trouvais moche et sans intérêt, mais toi, tu en étais si fier qu'il me fallait l'avoir pour comprendre son importance.

Étrangement, je suis retourné jouer plusieurs fois avec lui, avant que l'on se perde de vue comme cela arrive si souvent à l'adolescence. Nous n'avons jamais évoqué cet incident et je n'ai jamais revu le jouet en question. Jusqu'à aujourd'hui. Il est là, au milieu de l'escalier, comme pour m'avertir de ne pas aller plus loin. Le deuxième étage est celui avec lequel j'ai le moins d'affects. De ce que je me souviens, il y a trois chambres et une salle de bain. Rien de bien intéressant.

Je suis arrêté au milieu de l'escalier et mes jambes ne semblent plus vouloir continuer. Ma tête tourne et ma vision se trouble. J'entends en écho des rires, des pleurs : les deux à la fois. Les ricanements se transforment en sanglots et vice-versa. Tout s'entremêle. Je me sens pris d'une forte joie qui me désarçonne. J'ai soudainement très hâte. Mais à quoi ? Je m'appuie sur la rampe de métal qui orne l'escalier afin de ne pas perdre pied. D'ici, j'aperçois le salon qui baigne dans une douce lumière. Le deuxième peut attendre après tout. J'ai l'impression que je serai ici longtemps. Je redescends les marches, et traverse le hall où trône toujours patiemment le piano. J'entre sans hésitation dans le salon.

« Resteras-tu souper ici ? »

« Oui si ma mère est d'accord. »

« Je vais l'appeler mais elle devrait dire oui. »

J'aime souper ici. La mère de mon ami cuisine pourtant de façon très similaire à la mienne, mais j'imagine que la soupe est toujours meilleure chez son voisin. En attendant l'autorisation de mes parents, je m'assois sur le sofa. Couleur crème, ce dernier est profond et moelleux. On s'y enfonce comme dans des sables mouvants. C'est confortable pour regarder un long film, mais fort peu pratique si l'on doit s'occuper ailleurs. Le mur opposé au fauteuil est pourvu de trois grandes fenêtres permettant aux nombreuses plantes de proliférer à leur aise. Mais tout n'est pas à sa place. Ce ne sont pas là les plantes que j'avais laissées il y a longtemps, à la douce époque où on croyait rester amis pour toujours. Les plantes devant moi ne purifient pas l'air comme elles devraient, mais l'empoisonnent à petit feu pour que je ne m'en rende pas compte.

De peine et de misère, je me lève du fauteuil. Il pensait bien m'avoir avec ses coussins de coton couleur crème, mais il me reste assez de volonté pour ne pas finir enseveli par ma propre paresse. En m'approchant des plantes, je réalise qu'elles sont couvertes d'épines, prêtes à m'écorcher. Des lianes sorties du plancher progressent dangereusement vers mes pieds. Heureusement, j'ai gardé mes souliers en entrant. Elles s'approchent de moi lentement, comme pour me surprendre. Elles ne s'attendaient pas à ce que je les remarque. Sûr de moi, j'écrase le végétal le plus proche de mon pied. Un affreux liquide verdâtre m'éclabousse. Il me faut quitter le salon. Cette maison n'est pas aussi abandonnée qu'il n'y paraît. Pourquoi y aurait-il encore des plantes ? Tout ceci n'a aucun sens.

Affolé, je m'enfuis par le petit couloir qui communique avec la cuisine. J'ose jeter un regard derrière moi : rien. Les plantes n'ont pas bougé mais se dressent devant moi de manière menaçante. En inspectant mes pantalons, je ne trouve aucune trace de l'éclaboussure de la liane. Je jurerais pourtant encore sentir son odeur nauséabonde. La cuisine semble dans le même état que le hall : parfaitement abandonnée. On y retrouve la même quantité de poussière et de toiles d'araignées. Un vaisselier est rempli d'assiettes et de casseroles prêtes à être rangées. À part le comptoir et la petite table placée au centre de la cuisine, il n'y a pas de meubles. Les murs sont défraîchis. Je discerne une démarcation rectangulaire sur le mur mitoyen au salon. Il y avait là un cadre laminé représentant une mer houleuse et des nuages sombres annonçant une tempête. Du moins c'est ce dont j'arrive à me souvenir. Une mer tumultueuse ? C'est un peu facile mais ce serait au goût de la maison. Sur le mur opposé se trouve la porte patio menant à la cour. Les rideaux sont tirés. Ces mêmes rideaux qui m'empêchaient de voir l'endroit où je me trouve actuellement, lorsque j'étais à l'extérieur. Je les ouvre pour contempler le terrain. D'un brun opaque, ils bloquent la lumière de dehors.

Tirant d'un coup sec sur ceux-ci, je me retrouve aveuglé par un puissant soleil. Dehors, c'est l'été. Comme si les rideaux protégeaient la cuisine du son autant que la lumière, des rires légers viennent percuter mes oreilles. Jouant sous l'ombre d'un peuplier en fleur, trois enfants s'amuse. Les couleurs chaudes dansant jusqu'à mes yeux les remplissent de larmes. Je souris malgré moi et tente d'ouvrir la porte pour retrouver mes amis égarés. Elle est coincée. Je cherche un loquet pour la débarrer mais ne trouve que la poignée verticale. Celle-ci ne répond pas. Je tire de toutes mes forces. Rien n'y fait. Il me faut les rejoindre, m'excuser encore pour tout le mal que j'ai pu leur faire, leur jurer que je resterai avec eux peu importe le temps qui passera. Je cogne de toutes mes forces sur la porte afin qu'ils me remarquent. Je suis là, à quelques pas d'eux. Ils ne m'entendent pas. Ils ne me voient pas.

L'innocence et la naïveté règnent. Il est donc normal que je ne puisse y accéder. J'ai voulu prendre le contrôle de ma vie en laissant le passé derrière. Ce dernier se tient cependant devant moi, narquois et malicieux, il veut briser ce qui reste de ma carcasse. Les enfants quittent l'ombre de l'arbre et se lancent dans la piscine. Comme j'aimerais pouvoir les rejoindre : enlever mon manteau d'hiver et ne penser qu'à m'amuser moi aussi. Il est trop tard. Il a toujours été trop tard.

Il n'y a pas de fuite possible.

Je m'affaisse. Il me faut en finir. Je me permets un dernier regard vers cette cour où le soleil se perd à rayonner sur les éclats d'eau que font les jeux des enfants. Je ne peux pas les rejoindre. Il m'est défendu de revenir à ces endroits que j'ai volontairement abandonnés en vieillissant. Devenir adulte était une priorité pour moi. J'en ai oublié

mes promesses. Plus je vieillissais, plus l'enfance me paraissait ridicule. Ils sont là devant moi, comme un écho perdu dans un aréna vide qu'on ne parvient pas à rattraper.

Je tire le rideau sur la fenêtre. Je frissonne maintenant d'être seul dans cette maison froide. En ne prenant pas le temps de regarder vers le salon, je me dirige vers le couloir opposé, celui qui mène vers le sous-sol. J'ai toujours apprécié chaque recoin de cette maison d'enfance, sauf la cave. Sans cesse en rénovation, les murs de plâtre pas encore peints semblaient immortels, comme des monuments antiques. À l'orée de cet escalier, je ne me sens plus hésitant. C'est là, sous terre, que prendra fin mon voyage.

Je descends avidement, j'ai hâte d'en finir avec ce trajet insensé. L'escalier débouche sur une grande pièce. Au centre se dresse une large table de mélamine. Sur celle-ci sont éparpillés trois vieux ordinateurs jaunis par le temps avec des souris à boule et des claviers mécaniques. Ce ramassis de technologies obsolètes jure néanmoins avec le reste du décor, comme si l'informatique ne pouvait se fondre dans l'ambiance glauque du sous-sol. L'air est encore lourd de sciure de bois et de poussière, comme si les rénovations n'étaient que momentanément arrêtées. Tous les appareils sont encore branchés. Si j'osais y toucher, je suis persuadé qu'ils fonctionneraient encore. Mais il ne me faut pas déranger le règne de l'abandon. Je poursuis mon chemin dans un coin reculé de la pièce. Un coffre encore ouvert expose ses outils éparpillés. On a arrêté les travaux. Je crois que personne ne savait ce que donnerait le résultat des rénovations. Il valait mieux laisser le sous-sol tel quel. Certaines choses sont mieux lorsqu'elles sont incomplètes. Je poursuis ma route. Au fond se trouve un cadre de porte menant à une petite chambre. Je ne me souviens pas du tout de cette pièce. Elle a été rajoutée après ma dernière visite.

Elle est vide à l'exception d'une chaise placée au milieu, face à un mur. Contrairement au reste du sous-sol, cette pièce semble terminée. Les murs sont peints d'un orange citrouille. Ma couleur préférée. La même que celle qui tapissait ma chambre d'enfance.

Je suis arrivé.

Je m'assois sur la chaise et laisse une puissante brise m'envahir. L'hiver est revenu pour moi. Une dernière fois. Les murs disparaissent. Il n'y a que moi, la chaise, et des lueurs orange qui m'entourent et me bousculent. Au bout du chemin, je croyais te voir. Tu n'y es pas. Moi non plus. Il n'y a rien que le temps.

FRAGMENTS D'ESPACES

I. INTRODUCTION : HABITER CE QU'IL FAUT QUITTER

Le court roman qu'on vient de lire a des origines autobiographiques. L'idée est née de ma volonté de ré-habiter la chambre que j'avais partagée avec un amour perdu, mais j'en étais incapable. À l'image du protagoniste de mon roman, je me suis enfui, mais pas très longtemps. Quelques semaines à peine. S'il se plaint de son manque de courage, je le trouve avec du recul un peu plus hardi que moi. Je n'ai pas pris d'autobus. Je me suis évadé dans l'excès et cela ne m'a pas été très utile. Je n'ai pas réussi à prendre le recul nécessaire pour réinvestir cette chambre.

En effet, au retour de cette brève fuite caractérisée par une débauche fort peu originale dans les circonstances, je me suis forcé à revenir à la chambre. Je n'aurai jamais totalement pu la réinvestir. J'y ai vécu encore deux ans, toujours avec l'impression de ne pas être chez moi. L'idée que je la partageais avec une autre personne disparue de ma vie persistait et il m'a fallu déménager pour complètement l'oublier. J'ai trouvé particulière l'idée que je pouvais me remettre de ma rupture simplement en changeant d'appartement, comme si c'était celui-ci qui était chargé de ma peine.

En même temps, je lisais Ducharme.

Réjean Ducharme s'est dressé devant moi comme un monument impénétrable. L'aura énigmatique projetée par son absence médiatique a bien évidemment contribué à conférer à mon auteur préféré un statut de fantôme indéfinissable. Mais ce n'est pas le nombre infime de ses apparitions publiques qui me fascinait chez lui. C'était sa construction de l'espace. Je n'ai jamais eu la prétention d'être un écrivain. Cela me

semble un rôle trop important. Voulant à tout prix faire mes recherches sur Ducharme, j'ai tenté en vain de le circonscrire, de l'analyser, de faire de lui un bel objet poli dans un mémoire. Plusieurs ont réussi cette entreprise et d'autres réussiront encore dans le futur. Je ne dis pas qu'il ne sert à rien de l'étudier. J'accepte cependant mon échec face à ce défi. Et j'en suis reconnaissant car c'est cet échec qui m'a forcé à écrire ce roman qu'on aura lu précédemment.

Je travaillais déjà sur son œuvre en 2017 lorsque j'ai appris la nouvelle de son décès. Je ne suis pas du genre à pleurer des célébrités. Ainsi, ne l'ayant jamais côtoyé, ni de proche ni de loin, cette nouvelle ne m'attristât pas particulièrement. Je fus néanmoins surpris par la réaction de mes proches. Sans doute parce qu'il était l'un de mes seuls sujets de conversation, on m'envoyât des sympathies, comme si un membre de ma famille venait de mourir. Mais Ducharme était pour moi déjà mort. Il l'avait toujours été. L'important n'était pas de savoir qui avait écrit cette œuvre, ni dans quel contexte. Ce qui était bien vivant à mes yeux, c'était ses romans. Je les ai lus dans un ordre aléatoire et chaque fois je croyais enfin déceler mon roman préféré, jusqu'à ce que j'en lise un autre. Le mouvement des protagonistes ducharmiens dans l'espace s'inscrit au cœur de chacun de ses romans. On n'a qu'à penser aux déménagements de Bérénice Einberg à New York puis en Israël dans *L'Avalée des avalés*, par exemple, ou encore au grand périple qu'entreprennent les protagonistes de *L'Océantume*. Finalement viennent en tête les allers-retours constants de P. Lafond (Bottom) entre la maison de sa patronne et l'appartement de son amie.

Mais c'est dans *Va savoir* que j'ai trouvé la plus complète représentation de ce que pouvait être une construction de l'espace. Il ne s'agit pas seulement de mouvement. Rémi Vavasseur est l'architecte de ce monde de prime abord fictif, la Petite Pologne. Des fondations jusqu'au jardin, il construira une maison pour son amour perdu. Il était

évident que j'allais m'identifier à ce protagoniste qui porte le même prénom que moi. Je le trouvais à la fois courageux et stupide. Comment ne pouvait-il pas déjà savoir que son amour ne reviendrait pas ? Va savoir.

Cette idée d'un roman mettant en scène un appel désespéré adressé à un amour me plaisait et je tentais de me l'approprier le plus authentiquement possible, sans pour autant tomber dans le pastiche. Le narrateur du roman de Ducharme tente de garder le contrôle sur l'espace qui l'entoure : « Il a fallu démancher tout un rang, casser le mortier, crever les ampoules, et recommencer [...] et d'erreur en désespoir ça finit par se trouver fait¹ ». Il est maître des rénovations, bien qu'elles soient réalisées en fonction des goûts de Mamie. Rémi Vavasseur se contraint ainsi à construire pour l'autre. Son projet, qu'il réalise d'un bout à l'autre, n'est jamais réellement le sien.

De mon côté, bien que le narrateur de *Voyage Partagé* ne se soit pas donné de destination précise, il tente de contrôler les sièges qu'il se réserve pour être maître de son domaine dans lequel il s'isole. Il part à l'aventure, en s'imposant des contraintes mais veut néanmoins contrôler les détails de cette aventure dès que l'occasion se présente. Le narrateur est donc le pilote volontairement aveugle de son destin. Lors des deux premiers chapitres, il y a une oscillation constante entre son désir de tout vouloir maîtriser et son envie de se laisser guider par l'autobus. En témoigne notamment la séparation nette que fait le sujet vis-à-vis de ses comparses de voyage, qui partagent pourtant le même espace. En s'isolant face aux autres, il s'ancre dans ses préjugés, exacerbés par les émotions très fortes qu'il éprouve.

¹ Réjean Ducharme, *Va savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, p.72.

Le troisième chapitre, quant à lui, se caractérise par la perte de contrôle définitive du protagoniste. Descendu de l'autobus, il se retrouve sans possibilités de revenir en arrière. Il ne tente plus de contrôler l'espace, mais se laisse porter par celui-ci. C'est ce qu'il recherchait en achetant un billet vers un lieu qu'il ne connaissait pas. Le narrateur se retrouve finalement dans un lieu paisible. C'est pour cette raison que l'espace à la sortie de l'autobus est aride, vide de toute altérité. La longue rue déserte est une zone tampon qui procure une certaine zénitude, jusqu'à la maison qui est au contraire plutôt chargée émotionnellement.

La trame narrative des romans de Ducharme me paraissait particulièrement intéressante en ce sens qu'elle montre les signes du temps qui agit sur le lieu. Prenons par exemple la description que fait Mille Milles de sa chambre dans *Le nez qui voque* : « La maison de ma chambre est drôle ; les maisons qui s'étaient bâties à côté d'elle puis s'étaient attachées à elle comme par anastomose ont été comme arrachées : on voit des empreintes d'escaliers sur ses murs² ». Située aux abords du marché Bonsecours, symbole d'une effervescence architecturale révolue, la paroi de la maison est morcelée par les changements qui s'opèrent autour d'elle. Elle est cicatrisée, égratignée, mais elle « reste debout, toute en pierre comme jadis³ ». À l'image du narrateur qui se désespère de vieillir, les murs de sa maison révèle les traces du temps.

Nous pourrions croire que la maison de Rémi Vavasseur, étant nouvellement construite, ne contient pas de vestiges du passé. Mais puisque c'est pour son amour disparue qu'il l'a bâti et qu'il en a décidé chacun des paramètres, nous pouvons imaginer que vivre dans cette maison après la fin ouverte du roman, ne lui fera pas oublier Mamie si facilement.

² Réjean Ducharme, *Le nez qui voque*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1967, p 14.

³ Idem.

II. ESPACE OMNISCIENT

Je voulais pour mon roman que l'espace y soit central, qu'il agisse en tant que personnage. L'autobus, ce lieu investi, se retrouve donc à la fois adjuvant et antagoniste. Cet habitacle choisi par le narrateur devient une force en elle-même. En effet, c'est l'espace qui se construit autour du personnage et qui dicte ses actions. Le narrateur est assujéti à l'autobus et doit se conformer aux règles de celui-ci. Une fois embarqué dans l'habitacle, c'est l'autobus qui dicte le trajet. Gaston Bachelard mentionne dans *La poétique de l'espace* que :

Dans ce théâtre du passé qu'est notre mémoire, le décor maintient les personnages dans leur rôle dominant. On croit parfois se connaître dans le temps, alors qu'on ne connaît qu'une suite de fixations dans des espaces de la stabilité de l'être, d'un être qui ne veut pas s'écouler, qui, dans le passé même quand il s'en va à la recherche du temps perdu, veut "suspendre" le vol du temps. Dans ses milles alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça.⁴

C'est bien cette fixation, cette stabilité que tente de fuir le narrateur. Il est aux prises avec l'horreur de l'espace qu'il habite, d'où le besoin de s'arracher à son « alvéole ». En effet, l'appartement est ici une capsule de temps comprimé que le protagoniste ne peut plus supporter, alors que l'autobus génère du mouvement tout en créant une nouvelle alvéole de stabilité. Mais s'il s'éloigne de l'espace qu'il habite, il est quand même hanté par ses souvenirs. Ceux-ci ne sont souvent pas fidèles à la réalité. J'ai ainsi mis en scène un personnage en proie à une mémoire erronée, parfois même contradictoire qui le pousse à continuer à errer. Les « alvéoles » dont parle Bachelard

⁴ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1957, p. 61.

sont revisitées sans ordre précis, comme une abeille ouvrière déconnectée de l'ordre tyrannique de sa colonie.

Cette image d'un espace en colonie d'abeille était bien présente lors de mes lectures de *Va savoir*. Un peu malgré lui, le narrateur revisite des bribes de souvenirs. Ceux-ci s'ouvrent et se referment aussi vite qu'ils sont venus : une crise de larme consolée par Raïa dans l'appartement de Montréal, les moments suivant la fausse couche de Mamie. Ces moments se succèdent dans les pensées de Rémi Vavasseur comme des tableaux vivants le temps d'un instant. La capacité qu'a l'esprit du narrateur à voyager est même accentué lorsqu'il reçoit les rares lettres de Mamie : « Je m'en roule une autre, imaginant une suite à ta lettre, où vous entrez enfin, par une porte à vous seules entre deux pins de rocher, dans la Méditerranée [...] Vous ôtez vos chaussures et vous marchez dans l'eau jusqu'en Italie, vous endormant où la nuit vous a laissées tomber⁵ ». Ainsi, le narrateur construit, imagine un espace qui ne lui appartient pas. Il construit de toute pièce cette alvéole, ce souvenir qui n'est pas le sien. Cet espace subit par ailleurs des renversements importants. Il est, suivant l'humeur du protagoniste, tantôt accueillant et laissant place à l'espoir d'un éventuel retour, tantôt dévastateur et sans promesse de lendemains. L'objectivité des souvenirs souffrent de cette construction puisqu'elle se fait selon les désirs aléatoires du narrateur.

À chaque visite improvisée des alvéoles, ceux-ci s'érodent. Le souvenir perd de sa véracité historique pour se rattacher davantage à une réalité symbolique que crée le protagoniste. Siri Hustvedt mentionne, en parlant de la représentation imaginaire de la terre où ont vécu ses ancêtres, qu'il est possible « de soutenir que l'exactitude n'est pas toujours indispensable à la compréhension⁶ ». L'auteure raconte le trajet que franchit

⁵ Réjean Ducharme, *Va savoir, op. cit.*, p.84-85.

⁶ Siri Hustvedt, *Plaidoyer pour Éros*, Arles, Actes sud, coll. « Babel Essai », 2009, p. 30.

son grand-père pour retrouver cette terre qu'il n'a jamais vue. Par les descriptions qu'il a entendues, il retrouve la ferme d'Hustvedt comme s'il l'avait déjà visitée. Les lieux réels et irréels ont en effet des frontières poreuses. Ils ne deviennent réels, nous explique-t-elle, que par le souvenir que l'on s'en fait.

Cette idée qu'un lieu ne puisse être réel qu'à travers un souvenir m'a parue, dès ma première lecture de l'auteure d'origine norvégienne, très intéressante. Il va de soi que ce qui m'a rebuté dans la chambre à la suite de ma séparation c'était non pas le lieu dans sa réalité physique, mais bien la charge symbolique qui y était liée. J'ai peinturé et remeublé la pièce. Ces transformations n'auront pas été suffisantes pour que je reprenne possession pleinement de la chambre. Elle sera toujours restée « notre chambre ». L'évolution de la pensée de Rémi Vavasseur va en ce sens. Plus l'histoire de *Va savoir* avance, plus le narrateur réalise que son amour ne reviendra pas. Il est cependant de plus en plus intégré à son nouvel environnement : il commence à travailler au village et approfondi ses relations avec ses voisins. Il ne réussit cependant pas à investir seul la maison en Petite Pologne : « Tôt ce matin, ça rôdait dans le grenier. J'ai pensé à un fantôme, au tien, J'ai eu ton frisson, c'était extra. Je me suis pris à rêver que tu me ferais la faveur de hanter la maison, de l'habiter enfin⁷ ». L'espace sera partagé, entre lui et Mamie, qui, bien que disparue, continue d'être présente.

La frontière que trace De Certeau entre l'espace et le lieu est de mise afin de bien cerner cette situation. L'espace, nous renseigne-t-il est « un lieu pratiqué. Ainsi la rue géométriquement définie par un urbanisme est transformée en espace par des marcheurs⁸ ». Cette distinction est au cœur même de mon travail : le protagoniste

⁷ Réjean Ducharme, *Va savoir, op. cit.*, p. 290.

⁸ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990, p. 173.

transforme malgré lui le lieu en espace en le pratiquant. De Certeau définit l'espace comme « un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. Est espace l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner⁹ ». La maison que construit Rémi Vavasseur tient donc ici du lieu à faire sien. Le narrateur tente de concilier la disparition de Mamie en voulant partager le lieu avec le fantôme, le souvenir de son amour. Mamie continue en quelque sorte d'exercer une présence malgré sa tentative de s'effacer complètement.

III. ESPACE MOBILE ET ESPACE FIXE

L'idée centrale lors de l'élaboration de mon roman était de tracer une opposition entre un espace mobile et un espace fixe. Je voulais que le protagoniste soit prisonnier d'un autobus en mouvement afin qu'il ne puisse avoir de point d'ancrage dans l'espace. Un personnage sans assise créerait, du moins je l'espérais, une crise de l'espace. De plus, je pouvais, à travers un lieu clos, faire défiler plusieurs lieux sans pour autant que ceux-ci agissent directement sur le narrateur. Il ne les visite pas, il ne fait que les commenter. Aux premiers jets de mon plan d'écriture, je désirais travailler le contraste de la ville et de la campagne.

Ces deux lieux bien spécifiques, dans l'œuvre de Ducharme, y sont traités de manière distincte. Dans *Va savoir*, l'action se déroule principalement dans un village reculé, que le narrateur baptise La Petite Pologne : « On a trouvé cette ruine au fond du vallon

⁹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien I. Arts de faire*, op. cit., p. 173.

d'un village, au bout d'une rue mal ressuscitée d'où l'eau salopée par les prospérités de la guerre avait chassé une Petite Pologne en chalets d'été¹⁰ ». Si le protagoniste ducharmien décide d'acheter un lopin de terre et de le restaurer, c'est bien parce que lui et sa femme tentent de fuir leur vie citadine. Tel que le mentionne Alfred Jarry en présentant son célèbre *Ubu roi* : « L'action [de la pièce] se passe en Pologne, c'est-à-dire Nulle Part¹¹ ». En ce sens, le couple trouve un non-lieu, il abolit l'espace en trouvant un terrain qui se passe de description. Ils ne cherchent pas ce petit coin de paradis si précieux à l'amour, mais plutôt un endroit où s'oublier. L'effacement de Mamie commence donc bien avant qu'elle ne parte en voyage.

À la suite d'une fausse-couche, Mamie est perdue et déboussolée. Un simple « [c]e serait bien, peut-être, un petit coin à la campagne¹² » va mettre Rémi Vavasseur en marche. Il va trouver leur Pologne et la rénover jusqu'à ce qu'elle convienne à l'idée qu'il se fait des désirs de son amour. Cette dernière ne verra jamais les déboires du narrateur puisqu'elle part en voyage, un voyage dont elle ne reviendra pas. La campagne n'est cependant pas représentée comme un lieu d'une grande pureté. Le terrain, découvre bien vite le narrateur, est parsemé de déchets. Aux yeux de Jina, sa voisine : « [i]l faut investir dans l'immobilier. Par ici par exemple. C'est beau et ça vaut rien en attendant qu'ils dépolluent, il faut en profiter, je vais revenir, je vais tout acheter, la rue au complet¹³ ». Habitant à la Petite Pologne depuis plus longtemps que le narrateur, on voit que sa conception des choses rejoint les paroles de Mamie dans l'incipit « la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs¹⁴ ». Alors que

¹⁰ Réjean Ducharme, *Va savoir, op. cit.*, p. 10.

¹¹ Alfred Jarry, « Conférence prononcée lors de la création d'*Ubu roi* », *Ubu*, Paris, Folio classique, 1994, p. 342.

¹² *Idem.*

¹³ *Ibid.*, p.176.

¹⁴ Réjean Ducharme, *Va savoir, op. cit.*, p.9.

Jina prône un investissement favorisant une certaine urbanisation de ce coin de campagne, Mamie investit dans sa lente évaporation.

En ce sens, La ville n'est cependant pas complètement absente du roman. On entrevoit de rares descriptions de la vie du protagoniste précédant l'achat du terrain de campagne, qui montrent une ville caractérisée par les tragédies et les malheurs du couple. La ville est un espace absent mais néanmoins menaçant. La fausse sérénité de la campagne se construit en aval d'une urbanisation croissante. Sachant que je ne voulais pas écrire un roman se déroulant entièrement dans un espace urbain, il me fallait trouver une façon de laisser planer cette ambiance sombre. Je désirais ainsi pouvoir peindre à la fois un monde urbain assourdissant et la quiétude de la campagne à travers le regard d'un même personnage, un même point d'observation.

Cette ville à l'ambiance grise et angoissante n'est pas sans rappeler la représentation que fait Ducharme de Montréal dans *Le nez qui voque*. Dans ce dernier, les deux jeunes adolescents Mille Milles et Chateauguay sont en proie au mouvement double du temps qui passe et de la vitesse vertigineuse de la ville. Ainsi, ce roman est marqué avant tout par sa forme autobiographique. En effet, c'est à travers l'écriture de son journal intime que Mille Milles narre divers événements. Le récit ainsi présenté par le narrateur est donc une interprétation écrite d'épisodes qui se sont déroulés au courant de la journée ou bien avant celle-ci. Cet écart narratif entre les événements et la reproduction de ceux-ci dans le journal crée un écart temporel. Ce que le lecteur a devant les yeux est une interprétation subjective du narrateur. Mille Milles est cependant très conscient du travail de subjectivisation que produit la pensée, voire l'écriture : « On projette ses sentiments sur les choses et elles nous les renvoient, à la façon de miroirs. Comme ils

sont tristes, les arbres, quand on est triste¹⁵», écrit-il. Il y a donc une contamination constante entre la subjectivité et l'objectivité. Pierre Ouellet, dans *Voir et savoir, la perception des univers du discours*, distingue trois types de perceptions soit l'extéroceptivité, l'intéroceptivité et la proprioceptivité¹⁶. Cette dernière, nous apprend Ouellet, se construit à travers les plaisirs et les déplaisirs d'un perceuteur donné.

La perception que le narrateur transmet dans son journal intime est en effet marquée par ses affects, mais se transpose néanmoins à un second type de perception soit l'intéroceptivité, qui concerne quant à elle le travail de l'imagination et de la mémoire du perceuteur. La transition entre ces deux types de perceptions est au cœur de l'interprétation de Mille Milles dans son journal.

Pour tracer un portrait enlaidi de la ville qui défile à travers la fenêtre de l'autobus, je me devais d'altérer la perception qu'en avait le protagoniste de *Voyage partagé*. Ainsi, bien que mon narrateur ne soit pas en train d'écrire un journal, il décrit l'espace urbain en y imposant toute la souffrance qui provient de sa rupture. Le rapport émotionnel est directement affecté par son passé. Pour cette raison, la vision du narrateur de l'espace est pervertie par une interprétation subjective. L'interprétation du protagoniste de mon roman répond ainsi d'une transposition erronée de ses sentiments sur un espace a priori neutre. Ce mouvement a pour effet de faire de la ville un lieu symbolisant son échec relationnel. Puisque l'autobus s'engouffre dans la circulation et ralentit la fuite, l'espace urbain se dresse comme un obstacle à ses motifs. Les jugements interprétatifs de ce dernier façonnent l'espace l'entourant.

¹⁵ Réjean Ducharme, *Le nez qui voque*, *op.cit.*, p. 197.

¹⁶ Pierre Ouellet, *Voir et savoir – la perception des univers du discours*, Balzac, coll. « L'univers des discours », 1992, p. 151-152.

C'est le cas des descriptions que fait Mille Milles sur la ville qu'il traverse : « Les édifices noirs qui se dressent des bords de la ruelle s'élèvent jusqu'à la surface du firmament de la nuit ; nous sommes comme au fond d'un abîme au fond de ces constructions qui se dressent presque côte à côte [...] »¹⁷. Il y a un contraste marqué entre la chambre qu'il habite et l'extérieur de celle-ci qui est dépeinte de façon très menaçante.

Par ailleurs, le protagoniste du *Nez qui voque* se sert de notions historiques comme base de jugement symbolique. Au début du roman, par exemple, le personnage fait une lecture de l'histoire du Canada, qu'il transpose dans sa représentation du réel. C'est ainsi qu'il renomme sa « sœur » Chateaugué, après avoir lu un article du navigateur Pierre LeMoyne d'Iberville. Son interprétation historique semble quelque peu chaotique, mais laisse néanmoins la place à une foisonnante symbolique. Le protagoniste écrit à sa sœur pour qu'elle vienne le rejoindre. Profitant de la grande influence qu'il a sur elle, il la rebaptise : « Désormais tu t'appelles Chateaugué »¹⁸. L'écriture du journal de Mille Milles est donc performative. Sa lecture subjective de l'Histoire colore les choses qui l'entourent.

Le nom quelque peu transformé de la ville de Châteauguay attribué à la « sœur » du narrateur fait écho au prologue du roman, où le nom de Léandre Ducharme est mentionné à deux reprises, ce dernier étant l'un des Patriotes arrêtés après la défaite subie dans cette ville. Les deux protagonistes, une fois réunis, passeront le plus clair de leur temps à la bibliothèque où ils liront de la poésie et des ouvrages d'histoire.

¹⁷ Réjean Ducharme, *Le nez qui voque*, op. cit. p. 116-117.

¹⁸ Réjean Ducharme, *Le nez qui voque*, op. cit. p. 21.

Ces derniers semblent d'ailleurs être interprétés avec autant de liberté que les poèmes de Nelligan dont les protagonistes raffolent. Plus encore, Mille Milles s'approprie les écrits en les confondant avec le moment présent : « Aujourd'hui, j'ai dévasté en 1696 avec Iberville toute la presqu'île Avalon¹⁹ ». Cette distorsion entre fiction et réalité met de l'avant le rapport sacré qu'entretient le narrateur à l'herméneutique. Rebaptiser sa sœur d'un nom choisi lui permet ainsi de briser l'idée de l'histoire comme concept essentiel. En la modifiant, ils se créent une identité propre, à partir d'une lecture personnelle et subjective de l'Histoire.

Cette histoire prend donc une forme personnelle pour Mille Milles qui se refuse à une réalité imposée : « J'entends par vérité humaine une vérité qui n'est vérité que pour celui qui parle. Je fais mon petit Camus²⁰ ». Le rapport du personnage à la vérité relève d'une prise de conscience individuelle qui se partage difficilement, sauf peut-être avec Ivugivic (alias Chateaugué). Les deux protagonistes décident de former une entité unique, du nom de Tate. La prise de conscience de leur sort à venir, soit le suicide, se forge à l'intérieur d'une seule identité. On voit apparaître, dès la présentation que Mille Milles fait de lui-même, sa crainte face à l'effet que le temps pourrait avoir puisqu'il tente d'éviter à tout prix de vieillir :

J'ai seize ans et je suis un enfant de huit ans. C'est difficile à comprendre. Ce n'est pas facile à comprendre. Personne ne le comprend excepté moi. N'être pas compris ne me dérange pas. Cela me fait rien [*sic*]. Je m'en fiche. Moi, je reste le même. Je ne veux pas aller plus loin : je reste donc arrêté. Je ne veux pas continuer car je ne veux pas finir fini. Je reste comme je suis. Je laisse tout, s'avilir, s'empuantir, se dessécher. Je les laisse tous vieillir, loin devant moi²¹.

¹⁹ *Ibid.*, p. 22.

²⁰ *Ibid.*, p. 82.

²¹ *Ibid.*, p. 11.

L'autre, défini par la narration, permet une délimitation. La particularité de celle-ci dans *Le nez qui voque* est que le personnage principal limite volontairement sa continuité dans le temps, en opposition avec l'altérité qu'il définit par son incompréhension de celle-ci. À l'inverse, le protagoniste s'identifie à une jeunesse qui relève d'une authenticité à laquelle il ne veut pas déroger. Le personnage reste donc dans un refus qui s'oppose au vieillissement qui appelle une fin inéluctable.

Ainsi, il y a discordance entre l'appartenance des personnages ducharmiens à l'espace, et la diabolisation qu'ils en font. Puisqu'ils s'isolent des autres, ils ne sont pas en mesure d'investir l'espace qu'ils veulent pourtant faire leur. La chambre de Mille Milles fait partie d'un immeuble, d'une ville qui est en opposition avec les projets des protagonistes. Françoise Laurent, dans son ouvrage *L'œuvre romanesque de Ducharme*, mentionne que :

[c]e nationalisme, suggéré puissamment ici par les symboles de l'histoire ouverts sur l'imaginaire, est une des composantes jamais démentie de l'œuvre de R. Ducharme [...] Tous ses personnages ont l'étonnant privilège de déployer des faisceaux de symboles sans que leur soit déniée toute appartenance aux êtres de chair et de sang.²²

Malgré la guerre que fait Mille Milles au monde urbain, il ne cesse de vouloir s'y rattacher. Il est un organisme de cette ville et finit par le réaliser lui-même. C'est la source de ses plus grandes colères. Avant de faire volte-face, il choisit d'ailleurs lui aussi la fuite. Sa promesse de suicide avec sa sœur est une solution radicale pour

²² Françoise Laurent, *L'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*, Montréal, Éditions Fides, 1988, p. 60.

échapper, non pas seulement à l'espace, mais à soi-même afin de rompre le lien indéfectible du personnage au lieu.

À la manière de ce qu'on lit dans le *Nez qui voque*, je voulais que dans mon roman la ville soit montrée comme une menace à laquelle le narrateur se soustrait. Le roman est caractérisé par une fuite, mais il fallait que la première étape mette en scène l'aversion du personnage face à Montréal. Décider de quitter la ville où l'on vit, quitter son cercle d'amis et partir vers l'inconnu relève du courage. Mais dès le début de ma rédaction, je notais à quel point les frontières entre le courage et la couardise sont poreuses. La fuite peut-elle être un acte de bravoure ? Chose certaine, le personnage se défile. Derrière ses airs de défiance, il a peur.

C'est pour cette raison que j'ai imposé à ce personnage le mouvement de l'autobus, qui, s'il n'avait pas pris la décision de voyager, aurait fait du surplace dans l'espace physique. En ce sens, le mouvement de l'autobus contraste avec la stagnation intellectuelle du protagoniste. Il n'accepte plus sa condition dans la ville. Milles Mille, malgré ses forts moments de malheur, choisit parfois de s'intégrer. Il trouve un travail et va même jusqu'à accepter de vieillir. Rémi Vavasseur s'intègre à la population de la Petite Pologne, se trouve lui aussi un travail, bref il tourne la page un peu sans s'en rendre compte. Il va même jusqu'à s'imaginer que Fanie l'amie imaginaire de cette dernière sont les deux enfants perdus de mamie : « C'est une sœur, c'est même une sœur jumelle [...] une fois, dans le temps que vous étiez aussi petites que lui, Mamie vous a eues toutes les deux dans son ventre²³ ». Ainsi, Vavasseur réinvente graduellement sa vie en s'agréant à son nouvel environnement. Raïa lui rappelle d'ailleurs assez habilement : « on ne peut pas passer toute sa vie à se passer des

²³ Réjean Ducharme, *Va savoir*, op. cit., p.158.

autres²⁴». Il met du temps à écouter ce conseil lointain, mais fini néanmoins par y consentir. À l'inverse, le narrateur de *Voyage partagé* n'aurait pu consentir à reprendre sa routine comme si rien n'était arrivé. Il s'efface. En témoigne le petit sac, seul vestige du passé. Dans celui-ci, le narrateur mentionne bien qu'il n'y a que des objets ne représentant rien. Il commence ainsi à s'en détacher, à se dépouiller de tout vestige du passé.

Contrairement à Rémi Vavasseur qui construit littéralement sa maison, le personnage principal de mon roman s'en tient à une construction figurative de l'espace, basée sur les voyages réalisés avec son amour perdu. Il méprise les autres voyageurs comme il les méprisait lorsqu'il voyageait naguère.

En un sens, le narrateur espère qu'en conservant l'attitude et les mœurs d'autrefois, il pourra reconnecter avec celle qui est partie. Notons que l'animosité envers les autres est un motif bien courant dans les romans de Ducharme. Jean Valenti écrit à ce sujet, dans *Les Mille Milles et une surprise du lecteur : l'exemple du Nez qui voque* qu'« [a]insi, l'accord au monde signifie une distance au monde; une distance dont l'écart ne peut être négocié [...] Et bien que Mille Milles tente d'ériger une telle “muraille de Chine” entre lui et les autres, ses efforts s'avèrent vains²⁵ ». De la même façon, plus le narrateur de mon roman tente de se distancier d'autrui, plus il se rend compte qu'il n'est pas étranger à ceux qui l'entourent.

²⁴ *Ibid.*, p. 137.

²⁵ Jean Valenti, « Les Mille Milles et une surprise du lecteur : l'exemple du *Nez qui voque* », *Cahier du GREL*, No. 8, 1993, p. 30.

IV : CAMPAGNE, RÊVES ET IDÉALISATION

Confortablement assis, le personnage peut à son aise se remémorer le bon temps vécu avec sa douce. La stabilité procurée par l'espace de l'habitable lui permet de s'attarder dans ses pensées. Hustvedt, parlant du trajet qu'elle faisait en voiture avec ses sœurs vers la maison de son père, met l'accent sur les points de repères balisés afin de se repérer sur la route : « Nous étions, mes sœurs et moi, comme la plupart des enfants, des créatures de répétition et de rituel. Les lieux revisités étaient parés d'un caractère sacré et enchanté. Je choisis ces mots avec soin, car il y avait quelque chose de liturgique dans des retours aussi fréquents aux mêmes endroits²⁶ ». On retrouve cet effet répétitif de la part du narrateur lorsqu'il évoque ses voyages vers la Colombie-Britannique.

Ayant quitté la ville, le protagoniste est plus à même de se laisser aller à la rêverie. L'autobus va plus vite, mais puisque les étendues rurales sont plus vastes, les paysages varient moins. On note une discordance entre les détails qu'aperçoit le narrateur et le temps qu'il aurait pour s'y attarder. Analysant un passage de *Madame Bovary* dans lequel Emma rêve en regardant par la fenêtre d'une carriole, Gérard Genette mentionne « [q]u'un personnage puisse, dans le vague de la rêverie, percevoir de ces détails avec une pareille acuité, cela dépasse évidemment la vraisemblance générale²⁷ ». C'est pourquoi les moments où le personnage se perd dans ses observations de l'arbre qui trône au milieu d'un champ se font en dehors de la réalité du mouvement de l'autobus qui, suivant sa route, aurait eu le temps de le dépasser.

²⁶ Siri Hustvedt, *Plaidoyer pour Éros*, op. cit., p. 21.

²⁷ Gérard Genette, *Silences de Flaubert*, in. *Figures I*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1966, p. 225.

Ces descriptions sont possibles grâce au motif de la rêverie qui emporte le protagoniste. Ironiquement, ce dernier est concentré, lors du premier chapitre, à commenter la ville qui défile devant lui en ne se lassant pas de mentionner sa hâte de voir un paysage campagnard. Mais en quittant la ville, il se perd dans ses rêveries qui l'éloignent de l'espace présent qui l'entoure. Les descriptions des paysages sont moins nombreuses et plus éparses.

Comme dans le passage du roman de Flaubert analysé par Genette, « le passage du rêve à la réalité se fai[t] sans changement de registre narratif et sans discontinuité substantielle²⁸ ». La description du paysage n'est donc pas une présentation neutre de ce que le personnage voit devant lui, mais plutôt une transposition de ses sentiments qu'il substitue à sa vision. « On a débarqué sur une si petite île qu'on aurait pu nommer tous les cailloux dont elle était formée. Elle avait donné le jour à une fleur, une seule, une scutellaire, abritée au pied du seul arbre, un aune à moitié arraché par les débâcles²⁹ ». Le lieu décrit ici par le protagoniste de *Va savoir* est dépourvu de laideur car il ne veut voir que du bonheur dans ce moment où il se baigne avec Jina et Fanie.

Comme Rémi Vavasseur construit son idylle dans la Petite Pologne, le narrateur de *Voyage Partagé* construit ses déplacements à partir du souvenir d'un amour perdu. Ses décisions, présentes et passées ne sont pas prises pour lui. La seule entreprise qu'il semble prendre par lui-même est ce dernier voyage. Le narrateur tente, un peu avec acharnement, de perpétuer les rituels sociaux qui marquaient sa relation d'autrefois. En jugeant les passagers de l'autobus voyageur, il reproduit une habitude qu'ils avaient ensemble, ce mécanisme qui lui permettait de se rattacher à une entité qui défiait la solitude.

²⁸ Gérard Genette, *Silences de Flaubert*, op.cit., p. 227.

²⁹ Réjean Ducharme, *Va savoir*, op. cit., p.209.

V : FINIR LE VOYAGE

Après avoir ébauché la maison de l'ami d'enfance du narrateur comme pièce maîtresse du dernier chapitre, je me suis dit qu'il devait y terminer son voyage, voire ses jours. La principale hésitation que j'ai donc rencontrée lors de la rédaction des dernières pages était de savoir si le narrateur finirait sa visite au deuxième étage ou si au contraire il s'enfoncerait dans le sous-sol de la maison. Un choix s'imposait, le personnage ne pouvait continuer de se laisser porter par des interventions externes. Il le mentionne plusieurs fois, ses espoirs de retour en arrière sont vains.

J'ai, depuis le début de l'ébauche du projet, toujours eu une idée claire de ce qu'allait être le roman. Il n'y a que les dernières lignes que j'avais de la difficulté à imaginer. Comment peut-on clore un roman dont le protagoniste erre alors qu'il est dans la définition même de l'errance qu'elle se perpétue ?

Le roman *Agonie* de Jacques Brault fût en ce sens une inspiration primordiale pour la rédaction de ma finale. Mettant en scène un vieux professeur de philosophie qui erre en attendant patiemment la fin de sa vie, cette œuvre de Brault est l'une de ses seules en prose. Un étudiant, trouvant le journal intime de son enseignant, suit la route de l'homme à travers ses souvenirs. Un de ceux qui revient constamment est son voyage à Amsterdam, lors duquel il a rencontré un amour éphémère. Un peu comme dans mon *Voyage partagé*, ce séjour en Europe est idéalisé et représente le point culminant de la vie du protagoniste. La suite de sa vie est un combat incessant (Agôn en grec) entre la vie et la mort. Cette dernière triomphe finalement, sans qu'il n'y ait d'excès d'héroïsme :

Il se mourait. Moi aussi. Chacun à sa manière. Tous deux ensemble. L'espace d'une minute, nous avons formé un lieu de connivence, un pays. Une promesse ? Non. Nous sommes tous des exilés. Nous ne rentrerons pas au pays. *Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de pays.* C'était, textuellement, la phrase. Le lieu n'est que d'angoisse, une étroitesse, un resserrement d'être. La lutte, inutile, se donne des airs d'y croire, d'espérer que la vie triomphera. Mais il est sur son banc, défait, décomposé. [...] [Q]uand vous rentrerez au pays agonisant, vos ombres se déchiquetant aux aspérités du sol, chantez, je vous prie, chantez à vous étouffer³⁰.

L'utilisation de l'imparfait démontre que la lutte n'est pas entièrement terminée. La vie et la mort sont ici un continuum dans lequel est prisonnier l'enseignant. À la fin du roman, le lieu n'est plus. Le professeur a quitté son emploi et fait le vide autour de lui puis devient itinérant. N'appartenant à rien, il peut quitter le monde sans regret en ne laissant rien derrière. Nous sommes aux antipodes de mon Cyrano, bravant sa mort en gardant son panache : « C'est très bien. J'aurai tout manqué, même ma mort³¹ » dit-il bravement en se battant contre les spectres de ses ennemis. Mais mon narrateur, il le réalise lui-même, n'est pas un mousquetaire. Il est cet homme gris du roman de Brault qui abandonne ce qui l'entoure pour finalement s'oublier. Puisqu'il se défait des liens pouvant l'unir avec autrui, il se retrouve dans un espace vide qu'il remplit de ses affects et de ses souvenirs d'enfance.

³⁰ Jacques Brault, *Agonie*, Montréal, Boréal, 1993, p. 77.

³¹ Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Paris, Éditions Fasquelles, coll. « Le livre de poche », 1930, p. 240.

VI : LA MAISON

Il m'a toujours semblé logique que le roman se termine dans une demeure, un lieu où le personnage pourrait se fixer, s'asseoir pour terminer son errance. Cependant, je désirais éviter qu'il se prenne à rêver dans la maison verte issue de l'idylle du narrateur et de son amour. Ne voulant cependant pas d'une fin joyeuse, j'ai choisi comme lieu de fuite finale cette maison qui allait détourner la souffrance du personnage. Dès lors qu'il y pénètre, ses regrets ne sont plus liés à sa séparation. Il est distrait de sa peine par des remords remontant à une époque antérieure à celle-ci. Cette maison est pour lui empreinte de souvenirs déformés par son regard d'enfant. Bachelard, se penchant sur l'importance des maisons du passé, nous démontre la force de ces souvenirs :

Avec quelle force ils nous prouvent que les maisons à jamais perdues vivent en nous. En nous, elles insistent pour revivre, comme si elles attendaient de nous un supplément d'être [...] Nous jugeons le passé. Une sorte de remords de ne pas avoir vécu assez profondément dans la vieille maison vient à l'âme, monte du passé, nous submerge.³²

Mais cette maison représente-t-elle un lieu de bonheur ou un lieu de tristesse ? Hustvedt, donnant l'exemple d'une bibliothèque où elle a longuement étudié, mentionne que lorsqu'elle y pense avec plusieurs années de recul, elle perçoit ce lieu comme étant un agréable souvenir. Pourtant, en prenant le temps de se remémorer le contexte de cette époque lointaine, elle se rend compte que c'était une période plutôt déprimante. Le souvenir du lieu est ainsi perverti par une accumulation de perceptions : « Quand le quotidien s'installe dans la mémoire, la répétition y fixe les lieux, mais elles les charge aussi d'une abondance d'expériences qu'il est souvent difficile de

³² Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 114.

démêler³³ ». J'ai ainsi inversé le processus de la bibliothèque d'Hustvedt en choisissant une maison qui, de façon générale, évoquait au narrateur de beaux souvenirs.

Placée devant le regard négatif du narrateur, cette maison connotée positivement qui apparaît dans un espace non déterminé, *Yonder*, peut tout aussi bien devenir un lieu de tristesse que de craintes. L'espoir brisé du protagoniste d'arriver face à la maison verte de campagne opère de façon à dénaturer le souvenir d'enfance. Bachelard se questionne avec raison à savoir si : « [à] travers les souvenirs de toutes les maisons où nous avons trouvé abri, par-delà toutes les maisons que nous avons rêvé d'habiter, [on peut] dégager une essence intime et concrète qui soit une justification de la valeur singulière de toutes nos images d'intimité protégée³⁴ ». Je crois que cette essence intime est effectivement un amalgame des affects qui sont ressentis, non pas simplement lors des moments vécus sur le lieu précis, mais durant toute notre vie. Le lieu final, la maison des amis d'enfance, permet donc au protagoniste de se poser pour faire le point. Ces conclusions ne sont probablement pas les bonnes mais sont suffisantes pour qu'il s'arrête.

VII : ASCENSION, ENFONCEMENT ET PROGRESSION

Le narrateur désormais descendu de l'autobus subit plus qu'il ne juge. Le vide s'est fait autour de lui. Un axe horizontal est d'abord mis en scène par la traversée de la rue désertique. Celle-ci est parcourue sans embûche. Étant seul, il ne peut plus rejeter le blâme quant à son état sur les autres. Il progresse rapidement. L'espace linéaire lui

³³ Siri Hustvedt, *Plaidoyer pour Éros*, op. cit., p. 35.

³⁴ Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, op. cit., p. 56.

procure une seule et unique voie à suivre. Son trajet, ici plus que jamais, est prédéterminé. Cette absence de choix donne d'ailleurs au narrateur l'impression de savoir ce qu'il fait. C'est un peu ce qu'il recherche dans ce voyage : pouvoir progresser sans chance possible de se tromper. Il n'y a qu'une voie, donc pas d'erreurs possibles.

À l'inverse de ce qui se passe dans la rue, ses déplacements dans la maison sont guidés par la verticalité. Dans le hall d'entrée, l'escalier jette son ombre sur toute la pièce. Le protagoniste tente de s'élever, mais se ravise. Il ne semble pas en état de monter. Je désirais faire ressentir son inconfort à visiter le deuxième étage. Pour cette raison, j'ai choisi ce moment pour insérer ce souvenir du vol du jouet. Le souvenir honteux de l'enfance vient le hanter et empêche son ascension. « C'est par l'espace, c'est dans l'espace que nous trouvons les beaux fossiles de durée concrétisés par de longs séjours³⁵ », affirme Bachelard. Et ce sont justement des fossiles que vient déterrer le narrateur, à la recherche de quoi au fond ?

Voyage partagé est un éloge de la perte : son amour, son appartement, son identité. Dépossédé de son logis, le personnage est déraciné avant même d'embarquer dans l'autobus. Le voyage et sa fuite, qui mèneront à la maison, n'est que l'accomplissement de cette errance. Il s'enfouit dans un sous-sol en rénovations, parce qu'il n'arrive plus à reconstruire l'espace. Le lieu est abandonné. Il s'y enfonce pourtant pour ne plus ressortir. Son dernier lien avec le plan matériel, son sac, est resté à bord de l'autobus qui repart aussitôt qu'il est arrivé. Le seul lien qu'il lui reste du passé est symbolisé par ce qu'il voit dans cette maison et par les souvenirs qui viennent le percuter. Le narrateur, à l'inverse de Rémi Vavasseur, n'est pas un constructeur. Il se contente d'une ruine pour s'y languir. Il ne se remet pas de sa peine.

³⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 62.

Au contraire, dans *Va savoir*, le personnage arrive à tourner la page ; les travaux s'achèvent lorsque le roman se termine. En analysant la progression des rénovations, on réalise que Rémi Vavasseur évolue au même rythme, tant psychologiquement que physiquement, du bas vers le haut. En fin de roman, son discours change : « On ne peut pas passer toute sa vie à se passer des autres³⁶», dit-il. Le protagoniste est nourri par l'espoir de revoir sa femme mais finit par douter de son retour, ce qui était impensable dans la majeure partie du récit : « j'ai toujours un petit doigt qui me dit que tu ne reviendras pas, que tu marcheras jusqu'à ce que la terre manque et qu'on tombe à pic³⁷ ». Le protagoniste se sort progressivement de son enfouissement. Il s'extirpe des fondations de sa maison qu'il construit, alors même que sa femme choisit de disparaître.

Ce mouvement vers le haut est inversé dans *Voyage partagé*. L'espace de mon roman finit par dominer le personnage. Ce dernier est assujetti à un lieu de souvenirs du passé.

Le présent s'estompe par l'inaccompli.

³⁶ Réjean Ducharme, *Va savoir*, *op. cit.*, p. 137.

³⁷ *Ibid.*, p. 154.

CONCLUSION

Il m'est encore plus difficile de conclure cet essai que de terminer le roman. Mais, contrairement à l'idée générale du roman, je crois qu'un voyage ne peut être complété que s'il y a un retour. J'ai voulu changer le titre à plusieurs reprises. Mais sans cesse, *Voyage partagé* me revenait comme étant la seule solution possible, la seule rue d'un petit village un peu *western* qu'il me fallait prendre. Ce voyage, je le partageais avec la mémoire d'un appartement que j'aimais et que j'ai délaissé pour un autre car je ne pouvais plus l'aimer. Je ne crois pas avoir trouvé de solution à ce problème. Si j'étais, après tout ce parcours d'écriture, face à une situation similaire, je ne pourrais toujours pas réussir à réinvestir proprement le lieu. Je ne crois pourtant pas être de nature nomade. J'ai horreur des déménagements, et j'ai encore plus horreur de m'avouer vaincu.

La première étape de mon projet fut de diviser l'espace en trois. L'ici, l'ailleurs, et l'entre-deux. Je n'aurais pu écrire ce roman sans ces divisions. Pourtant, celles-ci sont si chambranlantes que j'ai pensé faire marche arrière plusieurs fois. Heureusement, j'ai accepté de me laisser porter, comme dans un autobus voyageur qui ne fait pas demi-tour, même si on va supplier le chauffeur.

J'essayais en vain de respecter ces trois espace.

En vain. En vain puisque force est de constater que ces frontières ne sont pas étanches. Tel un mauvais chercheur qui travaille pour prouver son hypothèse plutôt que de

prouver des faits, je me suis (certes un peu inconsciemment) appliqué à m'égarer dans ces trois espaces.

L'ici nous parle un peu de l'ailleurs.

L'ailleurs nous ramène sans cesse à l'habitable de l'autobus.

L'entre-deux est sans doute le lieu le plus tangible du roman.

Ces espaces, je crois que je les revisiterai de temps à autre, en ayant l'étrange impression, comme mon protagoniste, de n'y être jamais parvenu, de penser que le voyage continue malgré tout, et que les appartements, vidés et replâtrés en catastrophe, seront abandonnés tour à tour.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de références

Augé, Marc, *Non-lieux introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « La Librairie du XXe siècle, 1144-6641 », 1992, 149 p.

Bachelard, Gaston, *L'eau et les rêves : essais sur l'imagination de la matière*, Paris, J. Corti, 1942, 265 p.

_____ *La poétique de l'espace* 11. Éd, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2012, 214 p.

Bertin, Johanne « Au fil des sentiers ; *suivi de* Un devenir où s'opèrent d'imperceptibles métamorphoses », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2012, 98 f.

Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 1990, 349 p.

Coste, Florent, *Explore : investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach, 1962-1213 », 2017, 443 p.

Dawson San Martin, Nicholas, « La déposition des chemins ; suivi de Promenades en territoires éparpillés », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2009, 108 f.

Fleury, Sara Ananda, « L'art de peindre des lignes de fuite ; suivi de Espaces irrésolus », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2018, 103 f.

Gachnoch, Georges, « Approches du temps dans quelques œuvres littéraires », *Perspectives Psy*, vol. 51, n° 2, 2012, p. 141-145.

Gélinas-Lemire, Vincent, « *Va savoir* de Réjean Ducharme : une poétique de l'espace », *Academia*, en ligne, 2018,
< [https://www.academia.edu/11164864/ Va savoir de Rejean Ducharme u ne poetique de l espace](https://www.academia.edu/11164864/Va_savoir_de_Rejean_Ducharme_une_poetique_de_l_espace) >, consulté le 5 avril 2023.

- Genette, Gérard, *Silences de Flaubert*, in. *Figures I*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1966, 265 p.
- Hustvedt, Siri, *Yonder: essays*, in. *Plaidoyer pour Éros*, Actes sud, coll. « Babel Essai », Arles, 2009, 265 p.
- Laurent, Françoise, *L'œuvre romanesque de Réjean Ducharme*, Montréal, Éditions Fides, 1988, 174 p.
- Lotman, Ūrij Mihailovič et Ledenko, Anka., *La sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Nouveaux actes sémiotiques », 1999, 149 p.
- Ouellet, Pierre, *Voir et savoir – la perception des univers du discours*, Balzac, Paris, coll. « L'univers des discours », 1992, 539 p.
- Valenti, Jean, « Les Mille Mille et une surprise du lecteur : l'exemple du *Nez qui voque* », *Cahier du GREL*, no. 8, 1993, 87 p.
- Vallières, Stéphanie, « La figure de la ville fantôme : tension entre permanence et disparition de la mémoire collective : le cas de *Villes mortes* (2013) de Sarah Berthiaume », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, 2015, 134 f.

Œuvres de fictions

- Brault, Jacques, *Agonie*, Montréal, Boréal, 1993, 76 p.
- Ducharme, Réjean, *Dévadé*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1990, 257 p.
- _____ *Le nez qui voque*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1967, 333 p.
- _____ *L'Océantume*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1968, 189 p.
- _____ *Va savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1994, 299 p.
- Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, coll. « L'Espace critique », 1974, 124 p.
- Rostand, Edmond, *Cyrano de Bergerac*, Paris, Éditions Fasquelles, coll. « Le livre de poche », 1930, 244 p.